

## *II.*

# *Résultats*

LES  
CAH  
IFRS

# L'importance du repas du soir

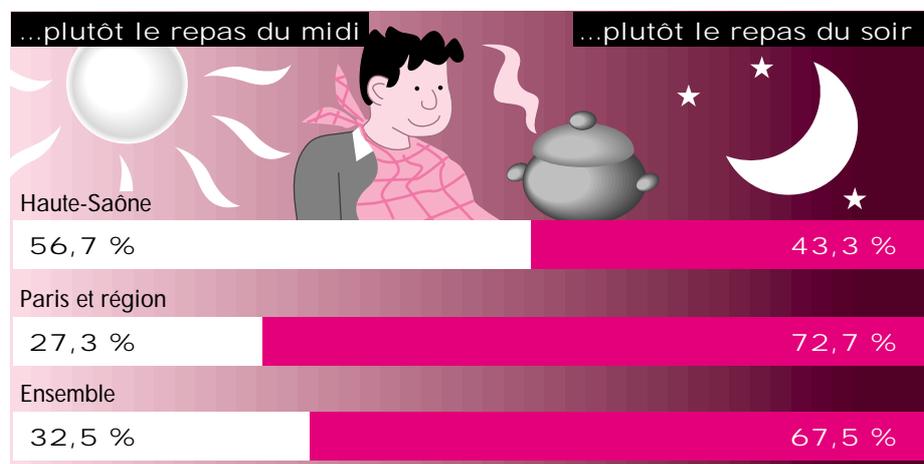
Le repas du soir est consacré par une large majorité comme étant le plus important (67,5 %). Pourquoi? Plusieurs choix étaient possibles dans cette question. Sur l'ensemble des réponses choisies, 37,7 % traduisent un point de vue « qualitatif » : « on [y] mange le mieux » (en tout cas, ajoutent certains dans la rubrique « autre », « c'est meilleur qu'à la cantine »). Dans 21,8 % des réponses, en revanche, la préoccupation est quantitative : c'est le repas où « on mange le plus ». La com-

mensalité familiale représente 33 % de l'ensemble des réponses : « la famille est rassemblée ». Le thème du repas familial, convivial, est donc bien présent chez les enfants dans l'ensemble.

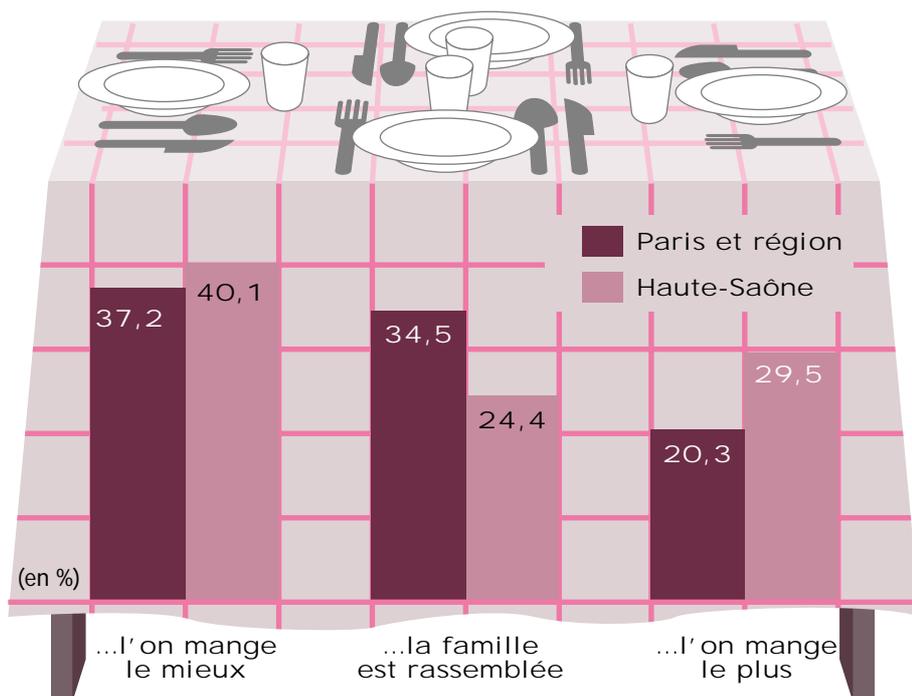
Mais ces réponses présentent une forte disparité régionale : les enfants de Haute -Saône sont, en pourcentage, près de deux fois plus nombreux à considérer le repas de midi comme le plus important. Ceci est très probablement lié avec le fait qu'ils sont beaucoup moins assujettis à la cantine que les petits parisiens (seuls 10,2 % y mangent tous les jours). En outre, chez les enfants de Haute-Saône, une proportion beaucoup plus importante justifient leur préférence par le fait qu'on « mange plus », une proportion un peu plus importante par le fait qu'on « mange mieux ». Symétriquement, c'est parmi les petits parisiens qu'on trouve le plus fort taux de réponses « commensales » et ce sont les enfants de ménages de cadres et professions intellectuelles qui valorisent le plus la convivialité familiale et le moins la quantité.

Ces résultats sont cohérents avec les données de toutes les enquêtes sur les conceptions alimentaires, résultats qui montrent que, dans les classes moyennes citadines, on accorde plus d'importance aux aspects

En général, chez toi,  
le repas  
le plus important  
en semaine, c'est...



(Question 32)



Ce repas est considéré comme le plus important parce que c'est le moment où...

(Question 33)

qualitatifs de l'alimentation (équilibre, restriction), tandis que dans les milieux populaires, en particulier ruraux, on valorise les calories, la réplétion et donc la quantité. Mais la particularité de ces données, c'est qu'elles montrent clairement l'adhésion explicite plus particulièrement, dans les milieux de ménages « cadres-professions intellectuelles supérieures », à une image du repas comme carrefour de communication et d'échanges familiaux, image qui est apparemment transmise aux enfants comme porteuse de valeurs familiales cardinales.

# Le déroulement du repas

L'enquête se voulait le reflet de « l'ordinaire », c'est à dire d'un repas d'un jour de la semaine. Comme on l'a vu, le « repas de la veille » objet du questionnaire a été le plus souvent celui du lundi ou du jeudi. Etait-ce véritablement un repas ordinaire, habituel ? A cette question, 77 % des répondants ont donné une réponse affirmative.

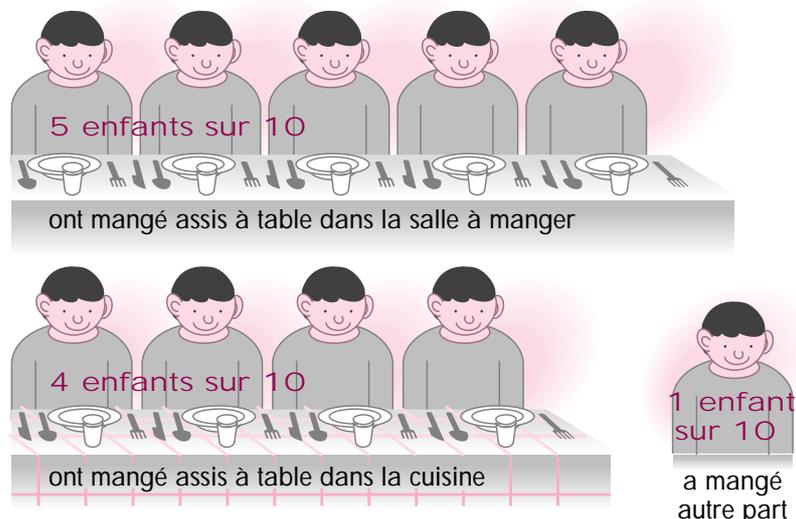
## L'espace du repas : où et avec qui

Le repas du soir est réputé se dérouler en famille. Une série de questions nous permet de le vérifier. Comme on pouvait s'y attendre, la quasi-totalité des enfants (94 %) a pris le repas de la veille au soir à la maison (les autres l'ont pris chez un parent, un ami ou une autre personne). Une grande majorité (57,2 %) a mangé « avec toute la famille » mais 15,6 % déclarent avoir dîné avec l'un des parents seulement (12,3 % avec les frères et soeurs, 3,7 % seuls).

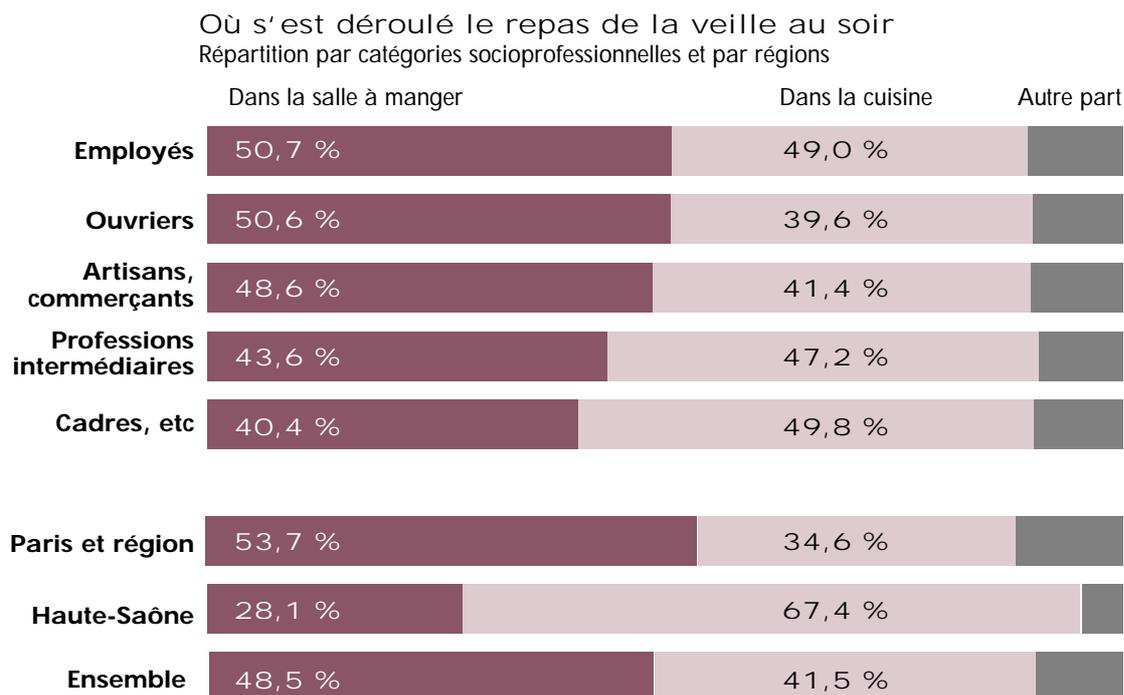
Conformément au modèle « traditionnel » du repas familial français, celui-ci a été pris le plus souvent « à table dans la salle à manger » (49,5 %), ou « à table dans la cuisine » (40 %). Moins conformes au modèle sont les réponses que l'on pourrait renvoyer à un modèle de repas « déstructuré » (par exemple plateau télévision) ou à une occasion inhabituelle (repas pris dans la chambre pour cause de grippe), mais elles sont très minoritaires.

La pièce dans laquelle est pris le repas varie nettement en fonction de l'appartenance sociale : chez les « cadres et professions intellectuelles supérieures », c'est plutôt à la cuisine qu'on déclare avoir pris le repas

Où s'est déroulé le repas de la veille au soir



(Question 15)



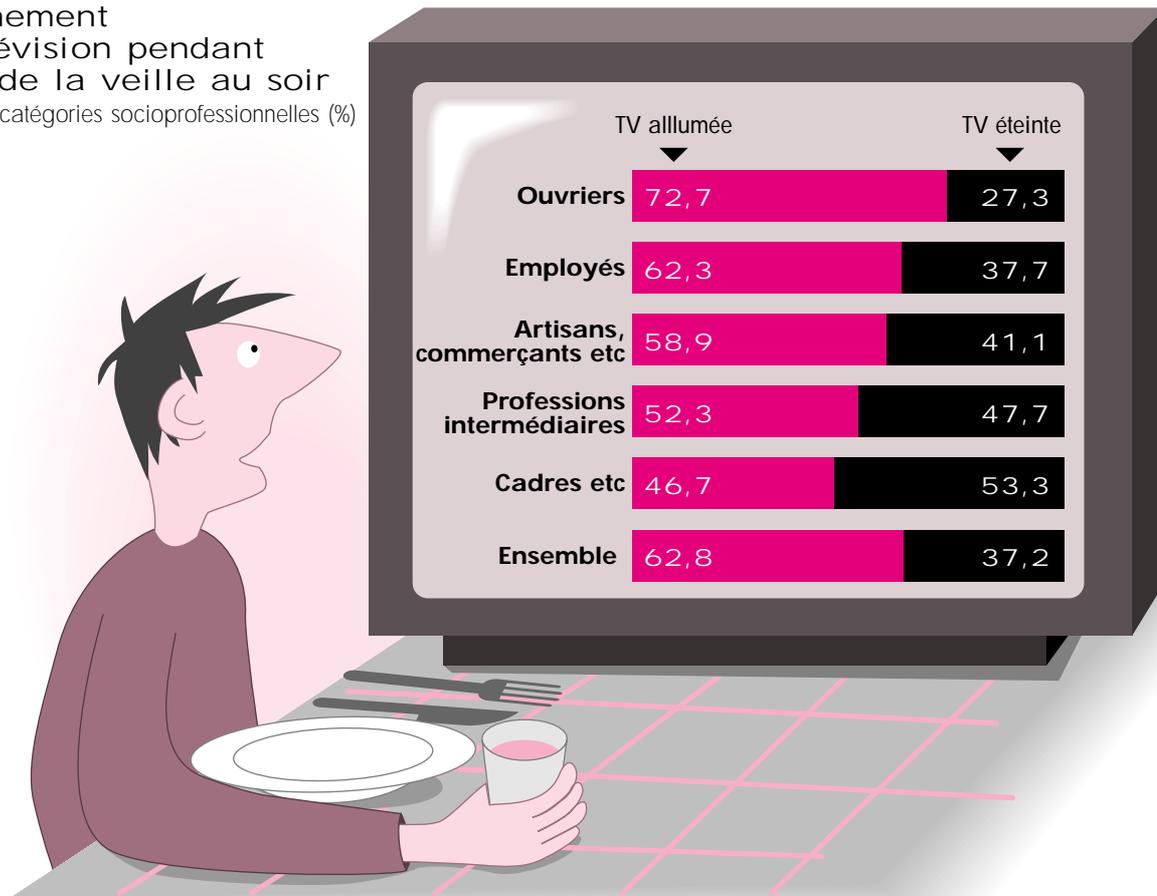
(Question 15)

de la veille au soir (49,8 % contre 40,4 % dans la salle-à-manger), ainsi que dans les « professions intermédiaires » (47,18 % contre 43,60 %). En revanche, c'est plutôt à la salle-à-manger chez les employés (50,6 % dans la salle à manger contre 38,9 % à la cuisine), les ouvriers, les artisans et commerçants.

La pièce du repas varie également très significativement en fonction de la région et de la taille de l'agglomération : dans la Haute-Saône (en particulier dans les agglomérations de moins de 5 000 habitants), on note une massive prédominance de la cuisine sur la salle à manger. On pourrait formuler toutes sortes de spéculations à propos de ces disparités, mais la prudence est nécessaire. Si, chez les cadres, on déclare plus volontiers prendre ses repas à la cuisine, ce peut être entre autres pour des raisons tenant au logement et à son aménagement : cuisine spacieuse, éventuellement « à l'américaine ». Si la Haute Saône manifeste une nette préférence pour la cuisine, cependant, ce n'est pas parce que les cadres y sont nombreux, bien au contraire : ce sont les ouvriers qui sont sur-représentés dans cette partie de l'échantillon.

Que le repas soit pris à la cuisine ou dans la salle à manger, en famille ou individuellement, **quelle est la place de la télévision dans le déroulement de ce repas ?**

Fonctionnement  
de la télévision pendant  
le repas de la veille au soir  
Répartition par catégories socio-professionnelles (%)



2

(Question 17)

Dans l'ensemble de l'échantillon, 62,8 % des enfants interrogés déclarent que la télévision fonctionnait au cours du repas de la veille au soir. Là encore, la variable socio-professionnelle introduit des disparités significatives : ce sont les enfants de foyers ouvriers qui déclarent le plus volontiers que la télévision était allumée (72,7 %). En revanche, les enfants issus de foyers de cadres sont les seuls chez qui une majorité déclare l'inverse (53,2 %).

Ce résultat est confirmé dans les réponses à une autre question, qui figure plus loin dans le questionnaire et dans laquelle on demande à l'enfant si, à son avis, dans sa famille, on est d'accord ou non avec l'affirmation suivante : « on ne regarde pas la télé en mangeant » (voir page 46).

Les enfants de cadres et de professions intermédiaires sont proportionnellement plus nombreux à être d'accord, ceux d'ouvriers et d'employés moins nombreux. Si l'on compare les réponses aux deux questions, on voit que les témoignages sur le repas de la veille coïncident au moins globalement avec les positions de principe affirmées dans la deuxième question, à ceci près que, globalement, ceux qui (disent qu'ils) n'ont pas

regardé la télévision sont moins nombreux que ceux qui pensent qu'il vaudrait mieux ne pas la regarder.

Encore une fois, même si ces déclarations ne nous indiquent pas de façon fiable quel était le comportement réel des enfants, elles nous confirment au moins que la télévision a plus mauvaise presse chez les cadres et dans les « professions intermédiaires » que dans les autres catégories sociales : les réponses des enfants traduisent au minimum une adoption, provisoire ou non, de ces jugements de valeur à l'usage des adultes qui les interrogent.

### Le temps du repas

Le temps est une dimension importante du repas, qu'il s'agisse de l'horaire auquel il est pris, de la régularité de cet horaire, de la durée à l'intérieur de laquelle le repas se déroule ou de la ponctualité des convives (63,9 % des répondants rapportent que « tout le monde s'est mis à table en même temps »).

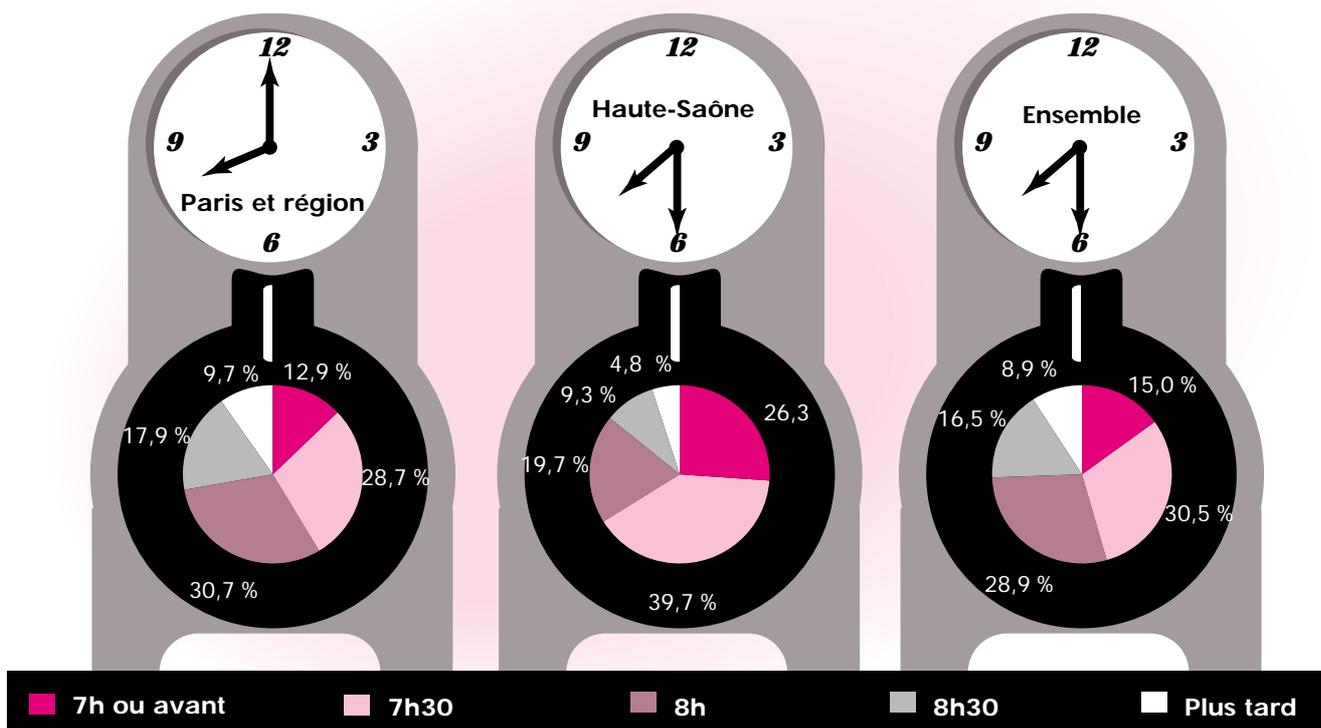
En ce qui concerne l'heure du repas, les horaires le plus fréquemment cités sont 19 h 30 et 20 heures.

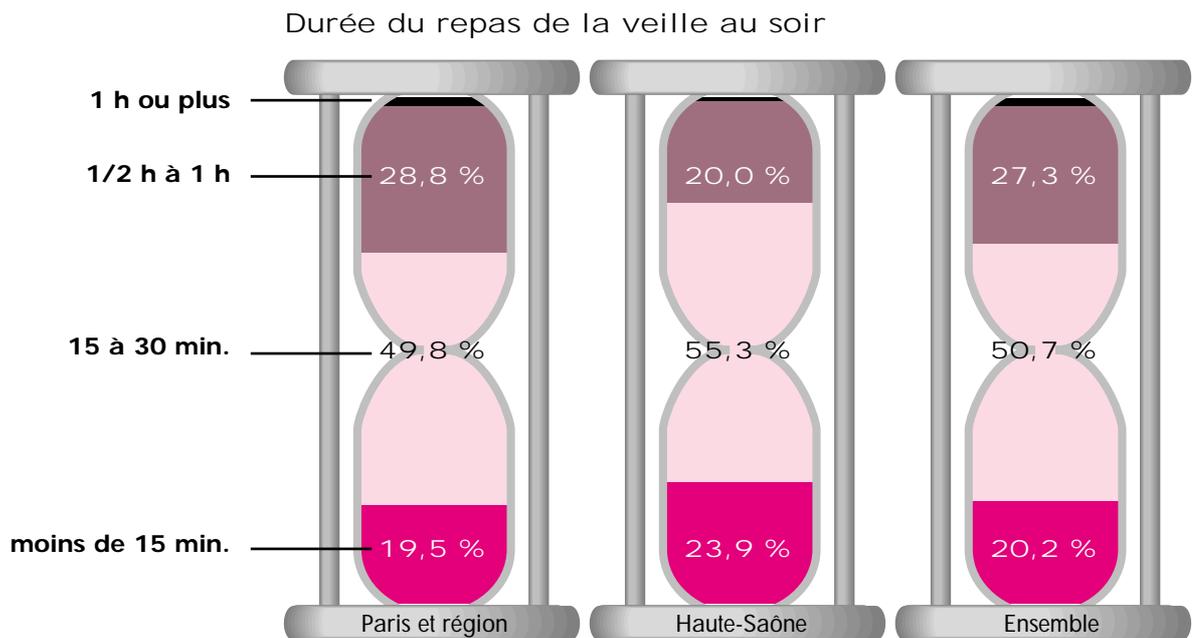
C'est en fonction de la région que cet horaire varie le plus : le pourcentage de réponses indiquant comme heure de repas « 7 heures ou

2:

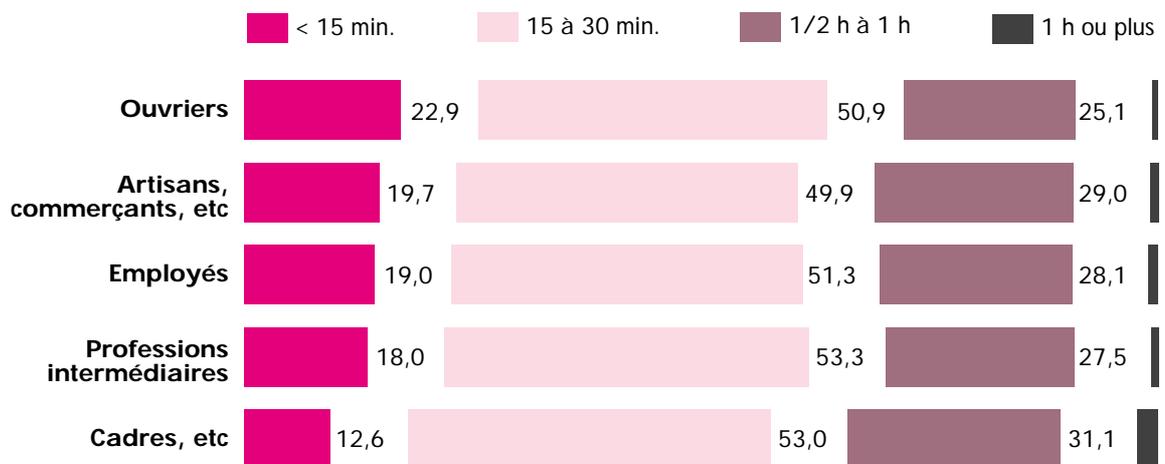
Heure du repas de la veille au soir

(Question 13)





Durée du repas de la veille au soir  
Répartition par catégories socioprofessionnelles (%)



(Question 16)

avant » est plus de deux fois plus élevé en Haute-Saône que dans la région parisienne. Pour 7 h 30, il est encore nettement supérieur, mais très nettement inférieur pour 8 heures.

Quelle est la durée de ce repas? La moitié des répondants estiment avoir dîné en 15 à 30 minutes et un bon quart en une demi-heure à une heure. Mais, pour un cinquième de l'échantillon, le repas a été englouti en moins de quinze minutes. Ici encore, les réponses doivent être considérées pour ce qu'elles sont : évaluer une durée est une tâche difficile pour un adul-

te et, à plus forte raison, pour un enfant. L'expérience, à travers d'autres études, notamment qualitatives, montre que les sujets ont tendance, lorsqu'ils sont interrogés sur la durée de leur repas, à appuyer leur réponse sur des repères temporels. Quand ces repères sont solides, les réponses sont relativement fiables. Dans notre cas, c'est la télévision qui constitue une sorte d'horloge sociale (journal télévisé ou « guignols de l'info » par exemple) : peut-être les enfants qui regardent la télévision en mangeant ont-ils ainsi des repères temporels plus fiables que les autres ?

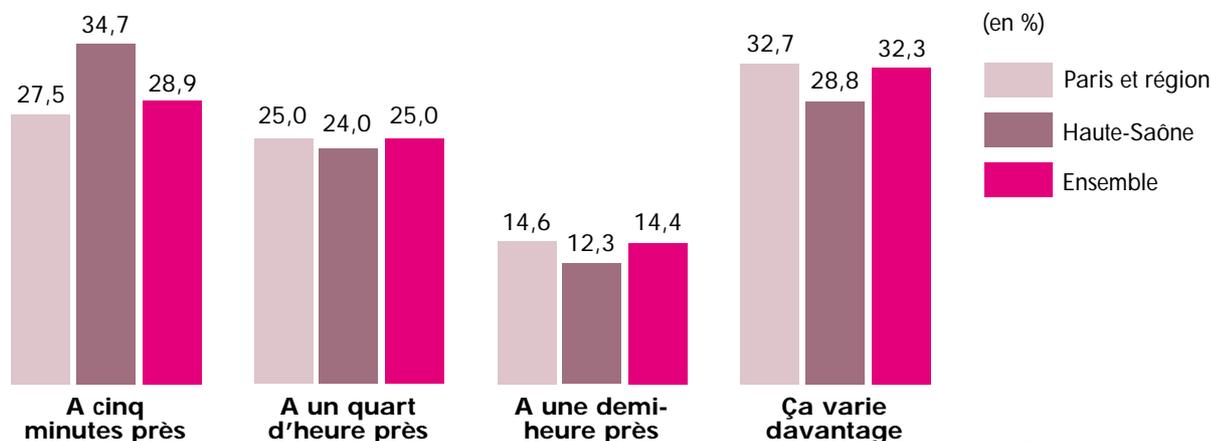
La variable socio-professionnelle est à nouveau discriminante : chez les enfants de ménages « cadres », le pourcentage de répondants qui déclarent manger en moins de 15 minutes est nettement plus bas. En revanche, il est nettement plus élevé pour la réponse « 15 à 30 minutes » et pour la réponse « une demi-heure à 1 heure ». Les enfants de ménages « cadres » déclarent donc globalement passer plus de temps à table que la plupart des autres. Ils disent aussi moins regarder la télévision : si c'est vraiment le cas, ils ont peut-être, comme on l'a vu, des repères chronologiques moins fiables que les autres... En tout état de cause, la spécificité des attitudes des familles de cadres semble ici confirmée.

Notons également que la variable « région » ne semble pas sans influence sur la durée du repas : ainsi, les enfants rapportent manger plutôt plus rapidement dans la Haute-Saône que dans la région parisienne.

## Régularité de l'horaire du repas

Le repas garde un caractère rituel : c'est du moins ce que semble indiquer son horaire qui, dans la majorité des cas, varie assez peu : 28,9 % dînent à la même heure « à cinq minutes près » ; 25 % « à un quart d'heure » ; 14,4 % « à un quart d'heure » ; 32,3 % « à un quart d'heure ».

Régularité des horaires du repas :  
en général, chez toi, mange-t-on toujours à la même heure ?



(Question 31)

re près», ce qui représente au total 54 % des répondants. On notera néanmoins que cet horaire varie à une demi-heure près pour 14,4 % de la population interrogée, de plus d'une demi-heure pour 32,3 %.

Les horaires les plus stricts concernent plus souvent la Haute-Saône, tandis que les repas dont l'heure est la plus variable se déroulent le plus souvent à Paris. Les horaires les plus réguliers sont plutôt plus souvent le fait des ouvriers et des employés, plutôt moins souvent celui des commerçants et artisans et des cadres. Les horaires les plus fluctuants sont caractéristiques des commerçants et artisans.

## **L'ordonnancement et la « syntaxe » du repas**

Jusqu'à présent, nous avons vu que, si le repas était rapide pour une proportion non négligeable d'enfants, dans l'ensemble, il restait par le lieu et le temps assez conforme à un modèle « traditionnel » de repas « assis », pris à table. Examinons maintenant le déroulement du repas proprement dit, son organisation interne.

### **Le menu est-il le même pour tous ?**

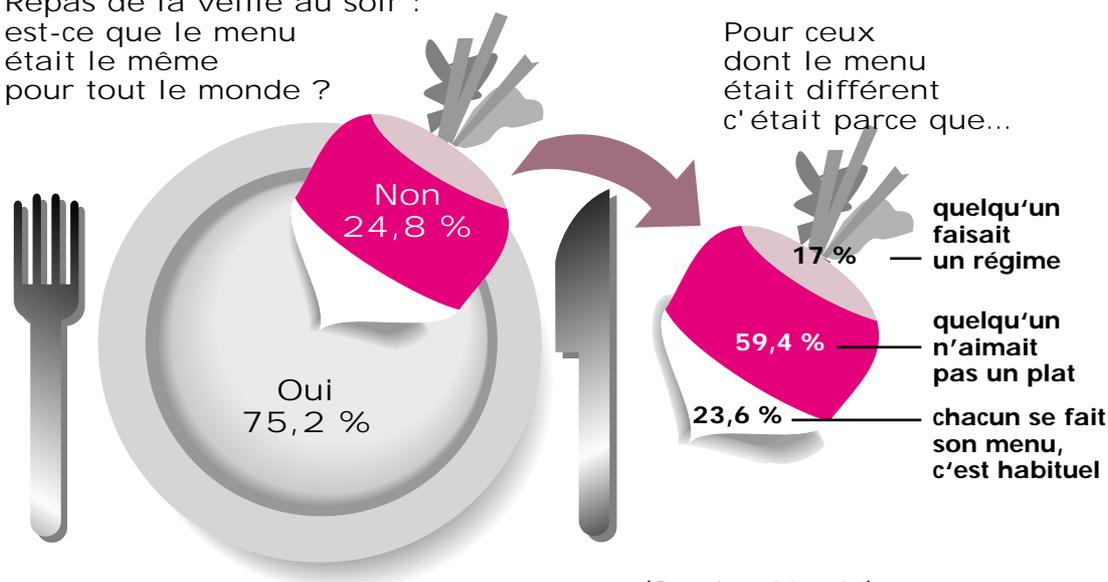
■ **Le menu est le même pour tous les convives dans les trois quarts des réponses (75,2 %).**

Parmi le quart restant, quelles sont les raisons de la différence ?

Essentiellement (59,4 %) le fait que l'on consent à prendre en compte les particularités du goût individuel en remplaçant un plat que le convive n'aime pas. Dans près de 24 % des cas, néanmoins, selon les témoignages des répondants, c'est que chaque convive choisit son menu.

Même si l'on prend avec précaution ce résultat (il peut y avoir eu confusion, chez les répondants, entre « n'aime pas un plat » et la réponse « choix individuel de menu »), il faut donc noter que la situation de menus « ad libitum » représente entre un quart et un cinquième des cas (mais seulement 6 % de la totalité de l'échantillon). Cependant, le plus notable est sans doute la souplesse, la tolérance qui se manifeste dans les attitudes éducatives familiales : dans le plus grand nombre de cas, on l'a vu, on a toléré une idiosyncrasie, on a pris en compte et accepté une aversion ou une préférence alimentaire. Cette souplesse contraste nettement, semble-t-il, avec ce qui a longtemps été en usage en France, encore que l'on ne dispose pas, à ma connaissance, de données comparables dans le passé.

Repas de la veille au soir :  
est-ce que le menu  
était le même  
pour tout le monde ?



(Questions 20 et 21)

## Nombre de plats servis

Combien de plats ont été servis (sans compter le dessert) ? Dans un cas sur quatre à nouveau (24,5 %), c'est un plat unique qui a été servi. Dans 36,3 % des cas, ce sont deux plats qui ont été servis. Près d'un quart de l'échantillon (23,5 %) déclare qu'il en a été servi trois. Enfin, dans 15,8 % des cas, on a servi quatre plats ou plus. Comme le menu « ad libitum », le plat unique est souvent considéré comme une nouveauté dans les pratiques alimentaires, le signe d'un assouplissement des structures formelles et traditionnelles du repas. Il n'est donc pas indifférent de chercher comment se distribue dans notre échantillon cette pratique du plat unique.

La variable socio-professionnelle n'intervient que de façon statistiquement peu significative (notons néanmoins que ce sont les cadres qui semblent le moins enclins à pratiquer le plat unique). En revanche le nombre de personnes au foyer pèse de façon statistiquement très significative : plus le nombre de personnes au foyer est élevé et moins fréquent est le plat unique dans les réponses des enfants. Ainsi, les foyers à deux personnes (c'est à dire les foyers monoparentaux à un enfant) sont ceux où le plat unique est le plus fréquent. Ce n'est que dans les foyers de sept personnes et plus que sa fréquence remonte. La région est également significativement discriminante : le plat unique est nettement plus présent dans les réponses des enfants de la Haute-Saône qu'à Paris, ce qui reflète peut-être une tradition culturelle locale. Si c'était le cas, il y aurait là de quoi sérieusement relativiser la vision communément

admise du repas familial « traditionnel » français. Inversement, les petits parisiens sont significativement plus nombreux à choisir la réponse « deux plats ».

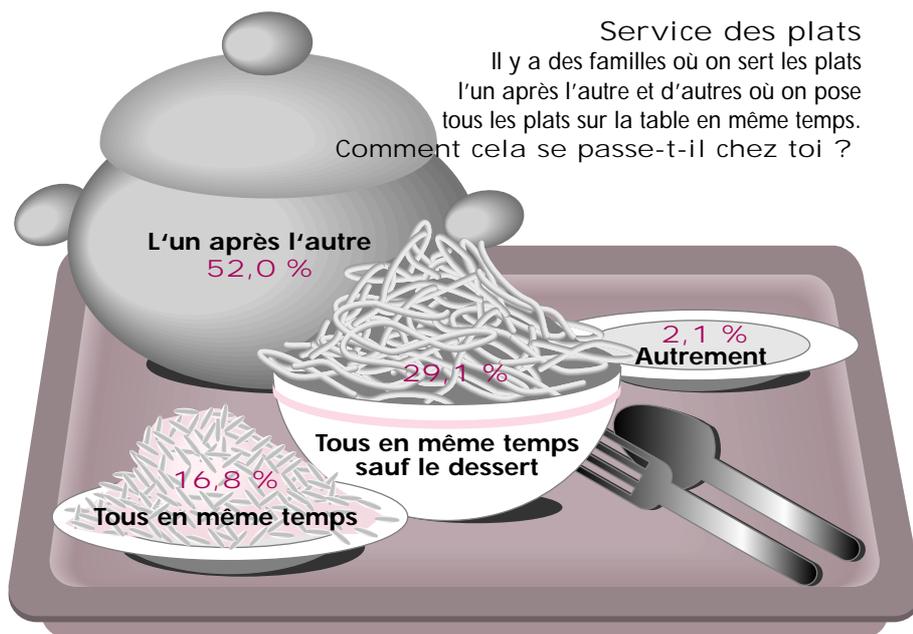
Le menu à plat unique apparaît donc comme un phénomène plus ambigu qu'on aurait pu le penser : d'un côté, il est caractéristique de foyers monoparentaux et renvoie donc bien à l'image qu'on peut se faire d'une alimentation quelque peu « déstructurée ». Mais de l'autre, il est aussi présent de façon très significative dans des ménages dont les caractéristiques sont telles qu'elles laissent prévoir un modèle alimentaire nettement « traditionnel ». Dans notre échantillon de la Haute-Saône, en effet, il y a beaucoup plus de « femmes au foyer » que dans celui de la région parisienne (43,2 % contre 28,7 %) ; il y a en pourcentage nettement moins de foyers à deux personnes, nettement plus de foyers à cinq personnes ; il y a des ménages vivant dans une région d'habitat moins urbanisé voire rural ; il y a moins de « cadres et professions intellectuelles supérieures » mais surtout il y a presque (toujours en pourcentage) moitié moins d'employés et plus du double d'ouvriers. Le plat unique pourrait donc parfaitement, selon toute apparence, être caractéristique d'un modèle régional « traditionnel » qui n'aurait rien à voir avec les modes de consommation plus ou moins « déstructurés ».

### Service des plats

Dans l'ordonnement et le déroulement du repas, il faut considérer une variable liée à la précédente mais ne la recouvrant pas : les plats ont-ils été servis en même temps ou successivement ? On considère généralement que le mode « traditionnel » et « structuré » français le plus courant consiste à servir les plats les uns après les autres.

On voit que c'est le cas, si l'on en croit la relation faite par les enfants, dans plus de la moitié des cas. On note à nouveau, néanmoins, qu'un tiers des sujets ou presque déclarent que tous les plats ont été servis en même temps, hormis le dessert. Davantage : 16,8 % des répondants assurent que tous les plats (y compris le dessert s'il y en a un) ont été servis en même temps.

La variable socio-professionnelle est ici à nouveau très pertinente. C'est chez les enfants de cadres que l'on trouve le plus fort pourcentage de réponses « un par un » (58,2 %), chez les ouvriers le plus faible (48,1 %), les employés se situant à mi-chemin (52,6 %). Inversement, c'est chez les enfants de ménages ouvriers que l'on trouve la plus forte propor-



(Question 23)

tion de réponses « tout en même temps » (19,8 %), et dans les familles de cadres la plus faible (9,8 %).

Par région, on retrouve une disparité significative : la Haute-Saône est plus encline au « un par un », tandis que Paris est plus porté sur la formule « tout à la fois ». La répartition est cependant inversée (de peu, il est vrai) pour le « tout à la fois sauf le dessert », ce qui nous renvoie aux réponses à la question sur le plat unique.

Comment expliquer cette distribution au premier abord étrange ? La Haute-Saône aurait à la fois une propension au plat unique et au service plat par plat, tandis que, à Paris, le « tout en même temps » serait significativement plus répandu ? Outre le fait que, chez des sujets aussi jeunes, erreurs et incompréhensions sont toujours possibles, on peut probablement expliquer une partie de ce tableau par des variations dans les origines culturelles de la population parisienne. Le questionnaire était entièrement anonyme mais nous nous sommes cependant abstenus de poser des questions sur la religion ou les origines nationales des parents. Il reste qu'un certain nombre de variables permettent, indirectement, de détecter des caractéristiques de cet ordre (l'évitement de certains aliments pour des raisons religieuses par exemple). Or il ressort que, de façon très significative, le mode de service traduit par la réponse « tout à la fois » est nettement sur-représenté dans les familles où l'on observe des prohibitions alimentaires (21,2 % contre 13,5 %) tandis que le « un par un » est très sous-représenté (45,5 % contre 55,3 %).

Les ménages où la mère est au foyer pratiquent, si l'on en croit les réponses des enfants, significativement plus le « tout à la fois » que les autres. L'hypothèse la plus vraisemblable est que ce sont des familles ouvrières immigrées ou d'origine étrangère qui pratiquent le plus le mode de service dans lequel tous les plats sont posés sur la table en même temps<sup>1</sup>, y compris le dessert, s'il y en a un<sup>2</sup>.

Ainsi, l'ordonnement du repas dans l'espace et le temps est bien caractéristique de « structures » culturelles et sociales spécifiques. Mais l'interprétation de leur évolution est délicate et il ne suffit pas d'opposer un « traditionnel » plus ou moins mythique à un « déstructuré » censément moderne. Le plat unique incarne éventuellement une tradition très « structurée ». Le service « tout à la fois », de son côté, peut en incarner une autre, non moins structurée, bien au contraire. Il ne faut pas confondre, en somme, « tout à la fois » et « n'importe quoi ».

## Le menu

Les enfants ont été invités à dresser, dans une réponse « ouverte », l'inventaire de tout ce qu'ils ont mangé la veille au soir, dans la mesure de leur souvenir. Cet inventaire est parfois assorti de commentaires pittoresques ou cocasses : « j'ai mangé du poulet, des haricots verts et du riz mélangé mais c'est pas bon... ». Il laisse apparaître à la fois des éléments de stabilité et des éléments de changement. Bien entendu, les aliments le plus souvent rapportés appartiennent superlativement au répertoire communément reconnu des nourritures enfantines, comme les pâtes et le riz, auxquels s'ajoutent les aliments plus récemment promus en éléments de l'ordinaire, comme le yaourt (très répandu : 33,2 % des répondants le citent) et le poulet (jadis plat du dimanche, aujourd'hui plat quotidien : cité par 12,8 % des enfants). On note de manière générale une forte présence des produits laitiers, yaourts, fromages et produits lactés étant les desserts le plus fréquemment mentionnés. Les fruits les plus communément cités sont, de façon peu surprenante, la pomme, l'orange, la banane.

Le domaine des boissons est particulièrement notable. Ainsi, élément traditionnel par excellence, le vin coupé d'eau apparaît relativement fré-

---

1. Ainsi, l'examen des réponses « ouvertes » à la rubrique « autre » proposée aux enfants montre parfois des réponses du type de celle-ci : « On mange tout dans un bol », ce qui suggère une « syntaxe » du repas d'origine asiatique.

2. C'est-à-dire si la notion de dessert existe dans la culture d'origine (ou si les moyens du ménage le permettent).

quemment : « pain, eau gazeuse, radis, yaourt vanille chocolat praliné, vin un fond » ; « une tarte au maïs, du Coca-Cola, du pain, la salade et j'ai goûté du vin » ; « j'ai bu du vin et de l'eau avec du couscous, du poulet, des légumes et un kiwi ». Bien entendu, c'est l'eau qui apparaît comme la boisson la plus fréquemment citée (dans 53,2 % des cas ; plutôt des filles et des enfants de cadres) et si les enfants qui ont pu « boire du vin » le mentionnent, c'est probablement, dans bien des cas, que l'événement n'était guère habituel.

Du côté du changement, en revanche, notons la fréquence des boissons sucrées au cours du repas : 13,3 % des enfants interrogés déclarent avoir consommé du jus de fruit lors du repas de la veille, 13,1 % du Coca-Cola (plutôt des garçons), 5,3 % du sirop, 2,3 % de la limonade, 2,8 % du lait aromatisé. On ne peut guère s'appuyer sur des enquêtes identiques effectuées dans le passé pour prouver qu'il s'agit incontestablement d'une nouveauté ; il semble cependant que la consommation de boissons sucrées au cours du repas soit un phénomène en expansion.

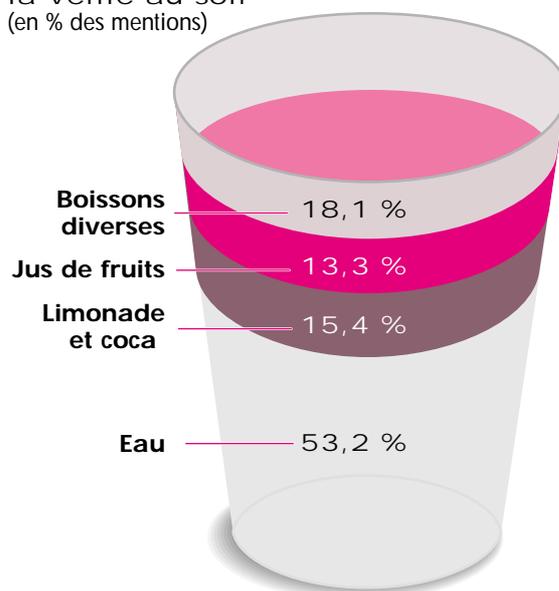
Le pain est mentionné relativement rarement (14,4 % des enfants, plutôt dans la Haute-Saône et en milieu ouvrier). Enfin, l'écho des soucis de santé et de minceur des parents, en particulier des mères, se manifeste dans la présence occasionnelle de produits « bio » ou « light ».

Ce souci de santé et de frugalité des adultes apparaît déjà de façon beaucoup plus marquée chez les filles que chez les garçons si l'on compare les aliments que chaque sexe, d'après les déclarations des enfants, consomme plus volontiers que l'autre. Les aliments plus spécifiquement masculins sont en effet la viande, le Coca, la pizza ; les plus féminins, en revanche, sont l'eau, le fromage et les fruits.

### Prises alimentaires hors-repas

Les enfants « grignotent-ils » (pour reprendre l'expression fréquemment utilisée avec une connotation péjorative<sup>3</sup>), ou grignotent-ils autant que certains parents, éducateurs ou médecins le craignent ? 48,7 % des enfants interrogés déclarent manger « parfois » en dehors des repas,

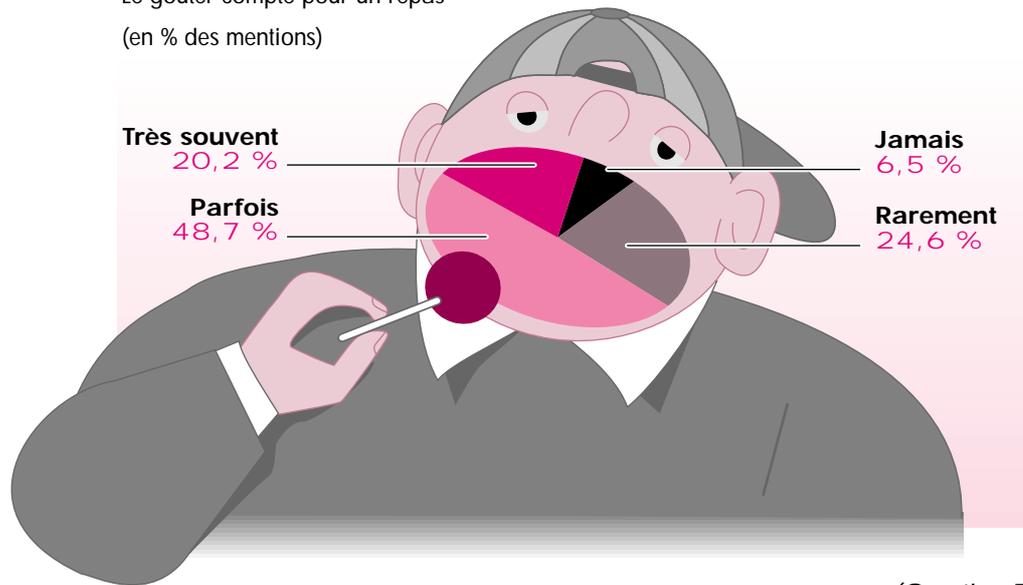
Boissons consommées la veille au soir (en % des mentions)



(Question 10)

3. Nous avons évité d'utiliser ce terme dans le questionnaire.

Est-ce qu'il t'arrive de manger entre les repas ?  
Le goûter compte pour un repas  
(en % des mentions)

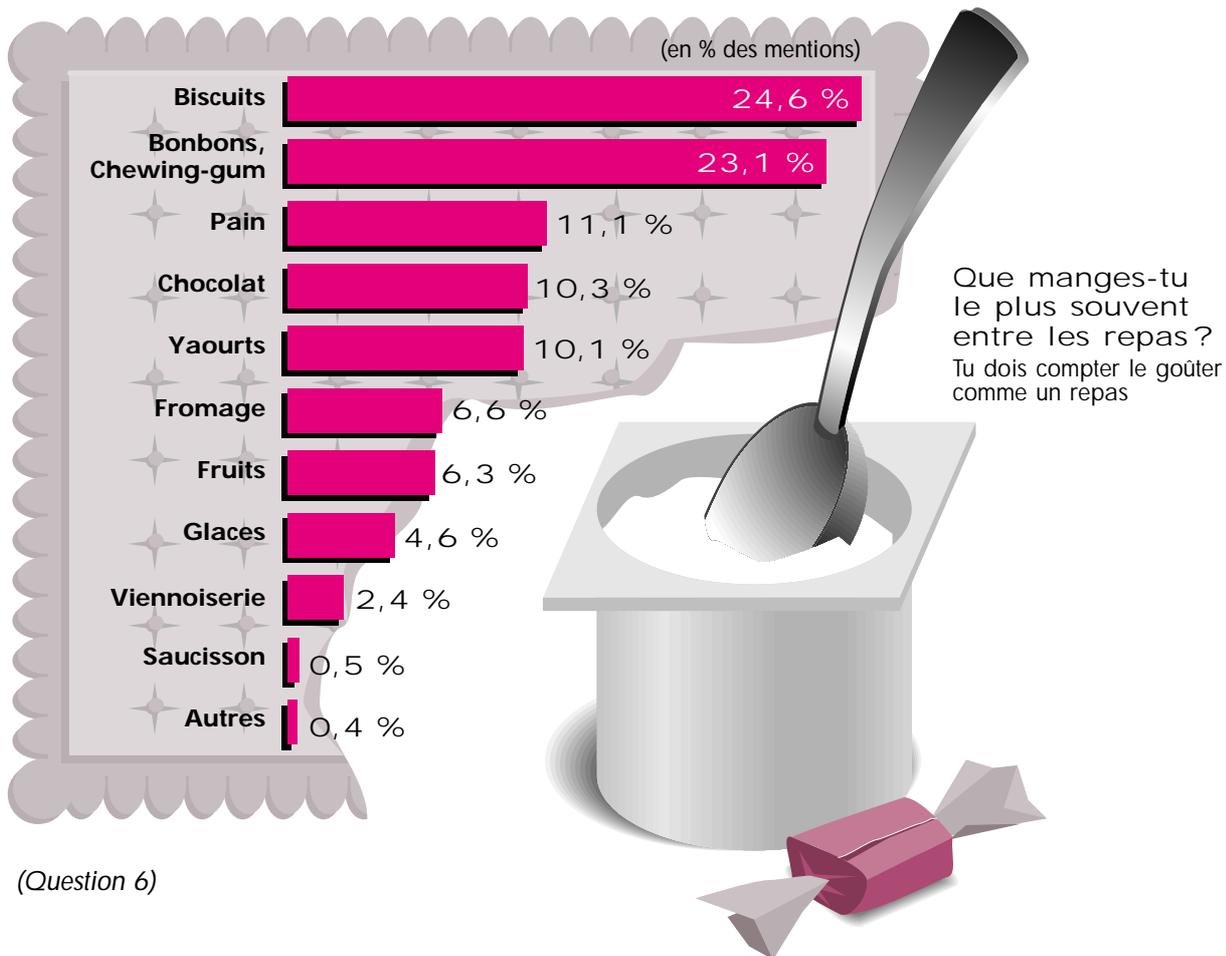


(Question 5)

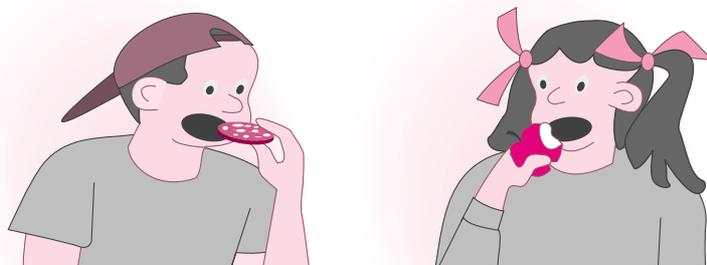
20,2 % « très souvent ». Un enfant sur quatre déclare ne grignoter que « rarement » et 6,5 % « jamais ».

On ne peut, bien entendu, considérer a priori que les déclarations des répondants donnent une image fidèle de leur consommation réelle, quelles que soient les précautions prises dans le libellé des questions. Les réponses nous apportent néanmoins des informations intéressantes, précisément dans la mesure où elles traduisent ce que l'enfant croit devoir répondre. Il y a en effet à nouveau des différences significatives dans les réponses, notamment selon les sexes : les garçons répondent plus volontiers qu'ils mangent « très souvent » entre les repas que les filles ; celles-ci, en revanche, choisissent plus volontiers que les garçons la modalité de réponse « parfois ». Si les réponses correspondent à une consommation réelle, c'est que les filles cherchent davantage à se « contrôler ». Dans le cas contraire (si les filles « sous-déclarent » plus que les garçons), c'est peut-être qu'elles ont déjà intériorisé, davantage que les garçons, des préoccupations de restriction et de maîtrise.

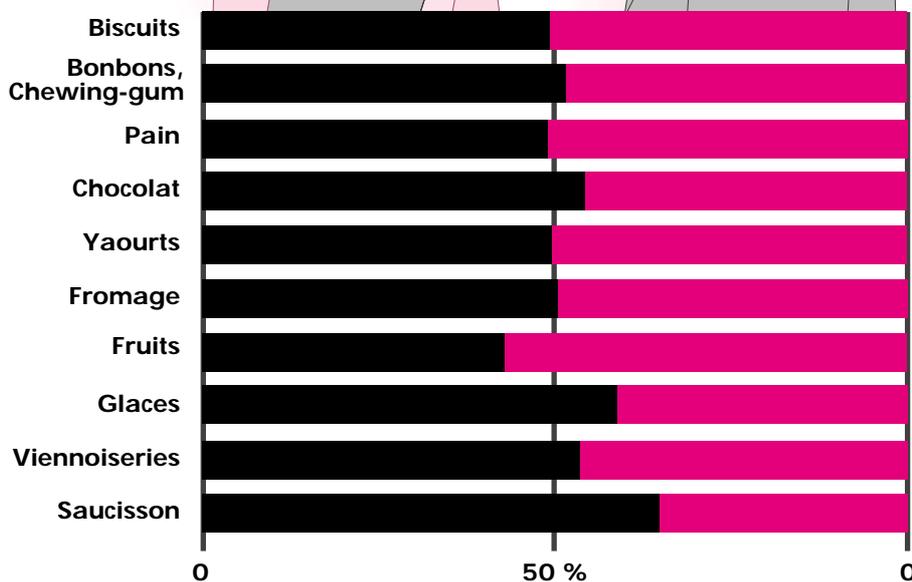
Lorsque les enfants mangent entre les repas (étant entendu que le goûter est considéré comme un repas), que mangent-ils ? Comme on pouvait s'y attendre, ce ne sont pas des produits figurant habituellement dans le menu d'un repas qui arrivent en tête des mentions les plus fréquentes : biscuits, bonbons et chewing-gums. Néanmoins, le pain arrive en troisième position, suivi du chocolat, mais aussi du yaourt et du fromage (un tiers des enfants citent les produits laitiers). Là encore, on trouve une



(Question 6)



Aliments consommés entre le repas : différences significatives entre garçons et filles

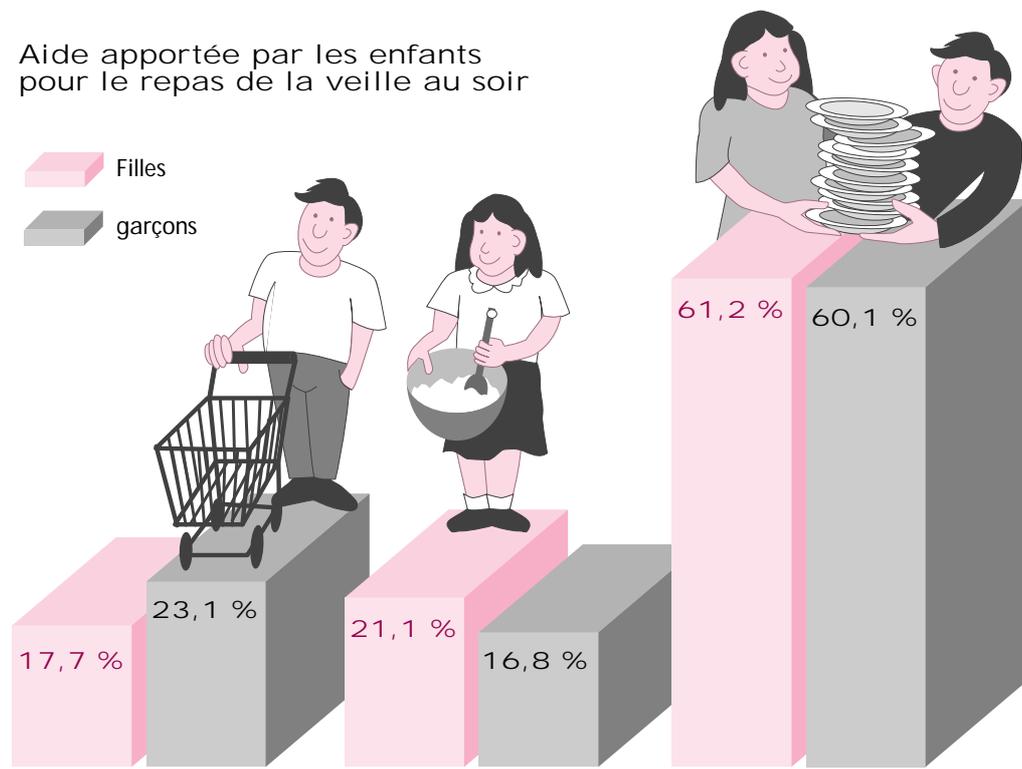


différence significative entre garçons et filles : les glaces sont plus volontiers mentionnées par les garçons ; inversement, la réponse « fruit » est très nettement à prédominance féminine. Ainsi, conformément à ce qu'on observe dans la question précédente, dès un âge aussi précoce que 10-11 ans, on voit une différence, réelle ou plus probablement affirmée, s'établir dans les préférences ou les aspirations alimentaires selon le sexe.

### La participation des enfants

Dans quelle mesure les enfants participent-ils à l'activité ménagère et en particulier à ce qui entoure la préparation du repas? Une grande majorité (65,5 %) considèrent qu'ils ont apporté une aide au repas de la veille au soir. Ceux qui ont apporté une aide ont, pour 60,6 %, collaboré à mettre ou desservir la table, 20,3 % à faire les courses et 19,1 % à faire la cuisine. La proportion de filles déclarant avoir apporté leur aide est significativement plus importante que celle de garçons. Les enfants déclarent plus souvent participer lorsqu'ils vivent dans un foyer monoparental avec la mère seule. En ce qui concerne le type d'aide apportée, aussi bien les garçons que les filles mettent ou débarrassent la table. En revanche, une répartition significative des rôles s'esquisse pour les autres tâches : les garçons sont proportionnellement plus nombreux à faire les courses et les filles à aider à la cuisine.

Aide apportée par les enfants pour le repas de la veille au soir



Faire les courses      Préparer le repas      Mettre ou débarrasser la table      (Question 25)

## Les cultures culinaires

Le véritable « arc-en-ciel » de cultures familiales représenté dans notre échantillon, en particulier à Paris, est traduit de façon très frappante par l'examen des réponses à la question ouverte « quel genre de cuisine mange-t-on chez toi ? ». Cette formulation, que nous avons déjà eu l'occasion de mettre à l'épreuve dans d'autres recherches, permet de classer les réponses selon la compréhension de la question par le sujet. Ainsi, une partie de l'échantillon, très minoritaire, entend la question en termes diététiques et donne des réponses en conséquence : « une cuisine grasse » ; « une cuisine lourde », etc.

D'autres enfants, plus nombreux, croient comprendre que les enquêteurs veulent savoir quel type de produits sont consommés ; l'opposition centrale à cet égard est entre surgelés et frais : « parfois surgelé, parfois frais » ; « un peu de surgelé et de la cuisine maison » ; « surgelé, conserve, frais » ; « je mange du surgelé ».

Mais le plus grand nombre, dans notre échantillon, comprennent précisément la question en termes culturels, d'identité. Les enfants de familles immigrées, d'origine étrangère, ou ayant des attaches multiculturelles traduisent presque inmanquablement ces caractéristiques dans leur réponse, se situant même souvent, du même coup, par rapport à la culture d'accueil, c'est à dire la France : « de la cuisine marocaine » ; « française et arabe » ; « de la cuisine africaine » ; « la plupart du temps de la cuisine orientale » ; « turque et française » ; « vietnamienne » ; « chinoise et française » ; « française, chinoise et mauricienne » ; « nous mangeons de la cuisine bosniaque ». Symétriquement, un grand nombre d'enfants parlent de « cuisine française », de « cuisine normale », et même de « cuisine normale, française »...

Une autre catégorie répond en termes délibérément « gastronomiques », en qualifiant (élogieusement) la cuisine familiale : « une cuisine délicieuse » ; « cette cuisine est très bonne » ; « on mange de la bonne cuisine ». Enfin, une partie de l'échantillon choisit de répondre en termes énumératifs, en proposant des menus-types, des aliments ou des ingrédients caractéristiques : « charcuterie avec viande et pâtes » ; « à base de viande et de légumes et bonne » ; « des pommes de terre » ; « pâte, viande, riz, blé, jamais de pain ».

# La « culture alimentaire » familiale

## Régimes et interdits

Quelquefois, c'est la religion qui apparaît dans les réponses des enfants : « je n'ai pas le droit de manger de porc » ; « de la cuisine cachère ». Au total, 29,5 % des répondants confirment l'application dans la famille de restrictions alimentaires pour des raisons religieuses. Cette proportion peut paraître élevée, mais il faut noter que la formulation de la question<sup>4</sup> laisse délibérément ouverte la possibilité qu'une partie seulement de la famille, voire une seule personne, applique ces règles. De même, près d'un tiers répondent par l'affirmative à la question « est-ce que quelqu'un dans ta famille suit actuellement un régime amaigrissant ? » (31,4 %). 10 % environ déclarent qu'un membre de leur famille est végétarien<sup>5</sup>. En outre, un répondant sur cinq (19,8 %) déclare qu'un « membre de la famille suit un régime alimentaire pour raisons médicales ». Notons cependant, comme on pouvait s'y attendre, qu'un enfant sur trois environ choisit de répondre « je ne sais pas » à cette dernière question. Quelles informations peut-on légitimement tirer de ces réponses ? Il est probable que, malgré les explications apportées par les instituteurs, les enfants éprouvent de la difficulté à distinguer un « régime amaigrissant » proprement dit et une tendance d'un membre de la famille à « se surveiller », à parler fréquemment des aliments en terme de « fait grossir » ou « ne fait pas grossir », etc. Il est donc possible qu'il y ait une surévaluation des diverses conduites de restriction des adultes dans les déclarations des enfants. Néanmoins, à l'analyse, on constate que des disparités très significatives et cohérentes apparaissent dans la distribution des réponses. Ainsi c'est dans l'échantillon parisien, le plus divers sur le plan culturel, que le taux de prohibitions religieuses est le plus élevé (31,3 % contre 19,7 % dans la Haute-Saône), ainsi que chez les ouvriers. En revanche, pour ce qui concerne le régime amaigrissant, ce sont les enfants de cadres qui confirment le plus souvent qu'un membre de la famille en suit un (36 % contre 29 % pour les ménages ouvriers). Ainsi, même s'il y a surévaluation, la distribution des réponses correspond en gros aux prédictions qu'on pouvait faire.

4. « Est-ce que quelqu'un dans ta famille applique des règles qui interdisent ou limitent certains aliments pour des raisons religieuses ? »

5. Ce pourcentage paraît lui aussi élevé. Tout indique en effet que le végétarisme est beaucoup moins répandu en France que dans d'autres pays, en particulier la Grande-Bretagne. On ne dispose d'aucune statistique sur le nombre de végétariens en France. En Grande-Bretagne en revanche différentes enquêtes permettent d'estimer la proportion entre 3 et 6 % de la population.

## Le « répertoire culinaire » des enfants

Quel est le répertoire culinaire des enfants de l'échantillon et, à travers eux, de leur famille ? Le questionnaire comporte notamment une batterie de questions dans lesquelles il s'agit de préciser, pour chacun des plats mentionnés, le degré de familiarité du répondant (ne connaît pas, connaît mais n'en a jamais mangé, en a déjà mangé, en mange souvent).

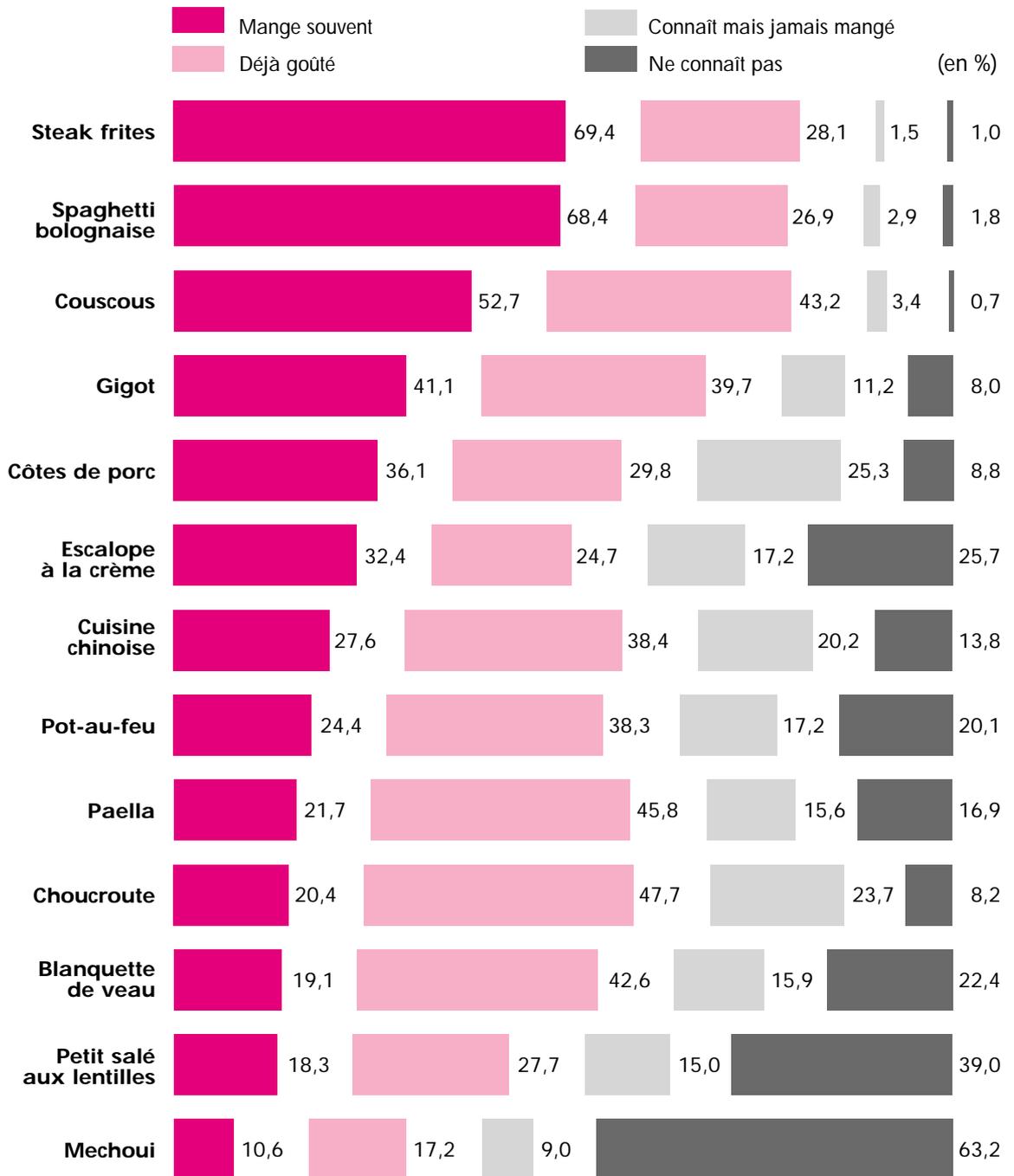
Lorsque l'on considère, dans la liste qui leur est proposée, les plats dont les enfants disent le plus volontiers qu'ils les mangent souvent, on constate que les pratiques alimentaires sont marquées profondément par les brassages culturels. Certes, conformément au stéréotype national, c'est le steak frites qui vient en tête de la liste en termes de familiarité : 69,4 % des enfants interrogés déclarent en « manger souvent ». Mais les spaghetti bolognaise lui font une vive concurrence, avec 68,4 %. Et en troisième position vient le couscous : 52,7 % des enfants disent en manger souvent. Des plats aussi « traditionnels » que le gigot ou le pot-au-feu arrivent nettement plus loin (respectivement 41,1 et 24,4 %), de même que la blanquette de veau (19,1 %). L'escalope à la crème est mieux connue, mais on notera que les enfants citent nettement plus fréquemment la « cuisine chinoise<sup>6</sup> » et la paëlla que la blanquette de veau parmi les spécialités qu'ils mangent souvent. Quant au petit salé aux lentilles, il est nettement sous la barre des 20 %.

Il faut relativiser ces observations : les enfants choisissent de répondre à propos de certains des plats cités qu'ils les « ont déjà goûtés ». Ces plats sont donc connus mais ils ne sont pas consommés « souvent », peut-être parce que ce sont des « plats du dimanche » ou de fête ou encore parce qu'ils sont consommés dans certaines circonstances particulières (sorties au restaurant ou chez des parents, etc). Certains plats « traditionnels » mentionnés plus haut sont dans ce cas : la choucroute, le gigot, la blanquette, le pot au feu. Mais certains plats plus récemment intégrés dans le répertoire culinaire français le sont également, en particulier la paëlla, le couscous, la « cuisine chinoise ».

Cette familiarité très relative des enfants avec des plats du répertoire traditionnel se confirme lorsque l'on examine les plats que nos répondants disent purement et simplement ne pas connaître. Outre le méchoui,

6. Nous avons choisi d'intégrer dans le questionnaire « la cuisine chinoise » plutôt qu'un problème plat emblématique.

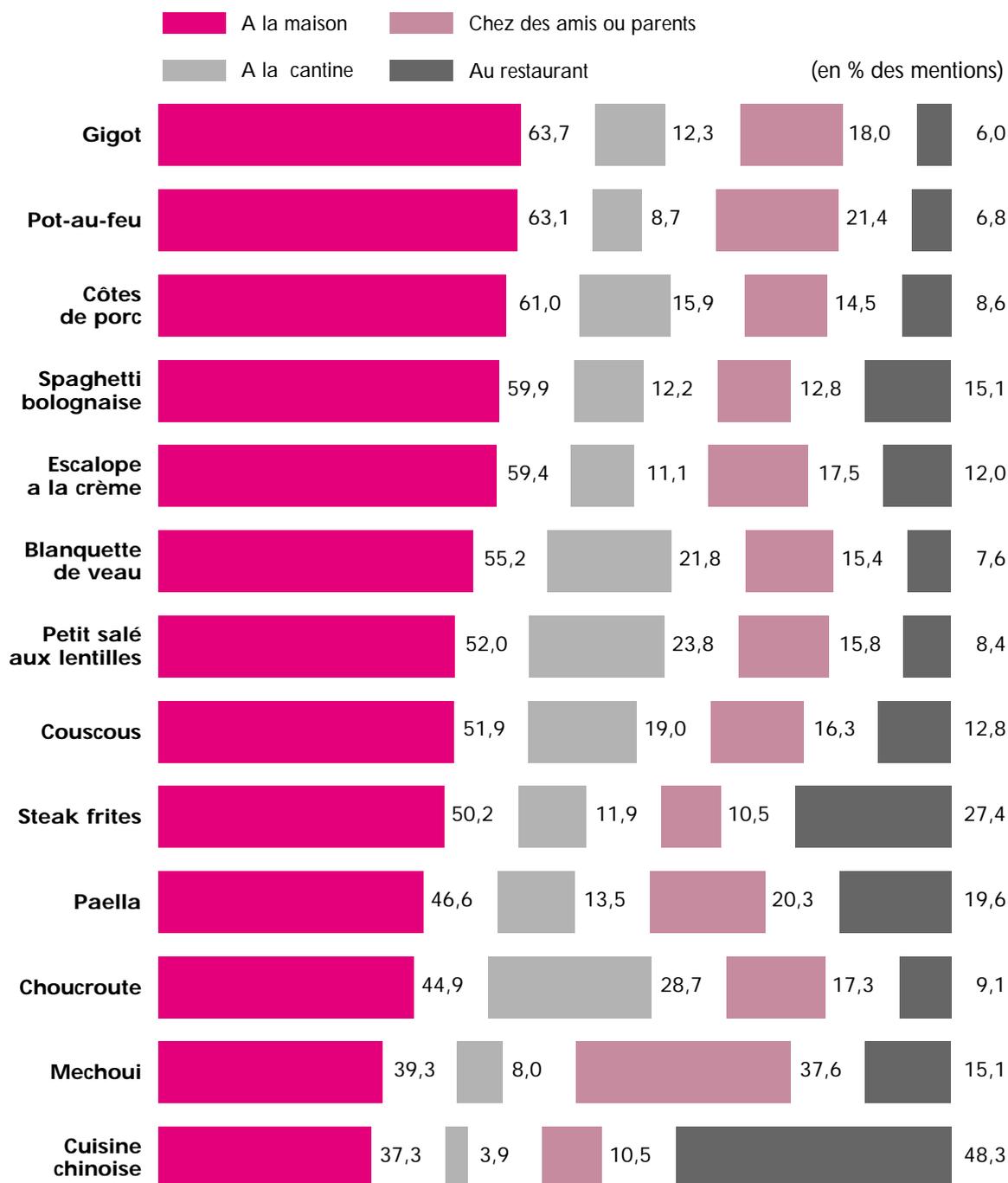
Le répertoire culinaire des enfants  
Familiarité avec les plats



(Questions 74 à 86)

qui arrive en tête, les spécialités les plus fréquemment inconnues sont le petit salé aux lentilles (près de 40 % des répondants), les escalopes à la crème, la blanquette de veau (22,3 %) et même le pot au feu (20 %). Ainsi les plats qui incarnent aux yeux de beaucoup d'adultes français ce que la tradition culinaire nationale a de plus familier sont, tous comptes faits, peu consommés par les enfants et même très largement ignorés.

### Plats familiaux : où les enfants les mangent-ils le plus souvent ?



(Questions 87 à 99)

Il faut cependant se garder d'en tirer des conclusions trop rapides. Rappelons en effet que notre échantillon est un échantillon de la population scolaire publique en France et non pas un échantillon français. Il compte une proportion importante, comme on l'a vu plus haut, d'enfants dont les familles sont étrangères ou d'origine étrangère.

En outre, ces réponses sont soumises à de fortes variations régionales :

parmi les petits parisiens, on compte trois fois plus de « familiers » de la cuisine chinoise que dans la Haute-Saône, plus, aussi, d'habitues du couscous, mais aussi du gigot. En revanche, les enfants de Haute-Saône sont plus fréquemment de grands consommateurs de steak frites, de pot au feu, de côtes de porc, d'escalope à la crème (47 % contre 29,5 %), de choucroute (mais pas de petit salé aux lentilles).

On note également de fortes disparités sociales. Ce sont les enfants de cadres qui se disent le plus familiers de la cuisine chinoise, du gigot et des côtes de porc (moins cependant, en ce qui concerne ce dernier plat, que les professions intermédiaires). Les spaghetti bolognaise sont véritablement, chez les enfants, un plat « transclassiste », fréquemment consommé, selon leur témoignage, par environ 70 % des enfants d'ouvriers comme de cadres, tandis que le steak frites est un plat à prédominance ouvrière : 74,4 % des enfants de ménages ouvriers disent en manger souvent, contre 63,2 % des enfants de cadres (employés et professions intermédiaires se situent dans un moyen terme entre ces deux pôles).

Le fait de manger à la cantine a une forte influence sur ces niveaux de familiarité. Ainsi, les enfants qui ne mangent jamais à la cantine sont significativement plus nombreux (27,4 %) à ne pas connaître la blanquette de veau que ceux qui y mangent tous les jours (20 %). En d'autres termes, il semble que ce soit par la fréquentation de la cantine qu'une partie des enfants connaissent certains plats, notamment des plats « traditionnels » : c'est particulièrement le cas du petit salé aux lentilles (parmi ceux qui mangent à la cantine tous les jours, ils ne sont que 34,4 % à ne pas connaître ce plat, contre 47,3 % chez ceux qui n'y mangent jamais). D'une manière générale, les enfants qui ne mangent pas à la cantine semblent avoir un répertoire alimentaire plutôt plus étroit que les autres, du moins pour ce qui concerne les plats cités : ils sont plus nombreux à répondre qu'ils ne les connaissent pas.

Pour compléter ce point de vue, nous avons demandé aux enfants où (à la maison, à la cantine, au restaurant, chez des parents ou amis) ils mangent plutôt les différents plats qu'ils disent connaître<sup>7</sup>. Comme on pouvait s'y attendre, seule la cuisine chinoise est davantage consommée au restaurant que partout ailleurs. Le mechoui, en raison de ses fonctions de célébration, est très fréquemment mangé chez des parents ou amis.

---

7. Les pourcentages cités sont par rapport aux réponses et non aux répondants, car plusieurs réponses ont souvent été données. Les enfants ont souvent cité la maison et un autre lieu.

Mais le steak frites, très consommé à la maison, et la paëlla sont également assez souvent consommés au restaurant. Des plats « traditionnels », les enfants disent volontiers qu'ils les mangent à la maison : gigot et pot-au-feu, côtes de porc mais aussi spaghetti bolognaise.

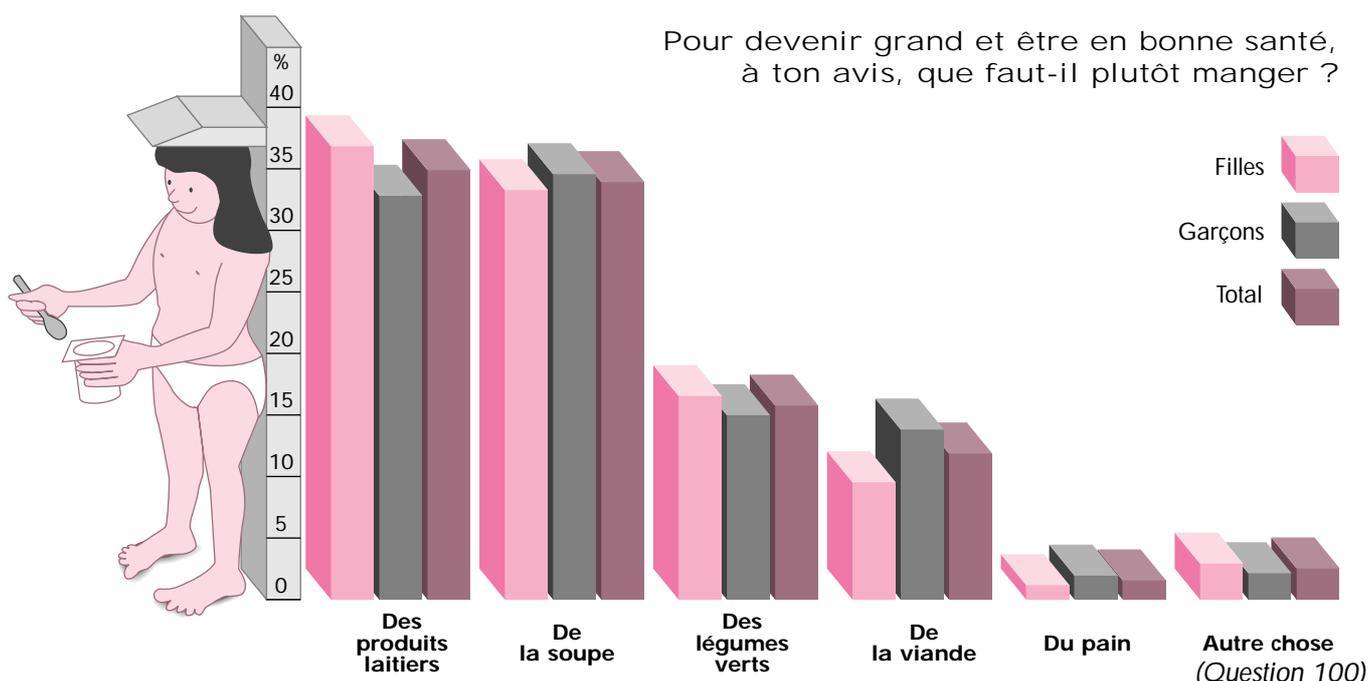
Mais, parmi les plats qui sont le plus fréquemment mentionnés comme étant mangés à la cantine, figurent aussi la choucroute, le petit salé, la blanquette et le couscous. Ceci confirme donc bien le rôle joué par la cantine pour familiariser les enfants avec certains plats, aussi bien d'origine étrangère (couscous) que de tradition nationale ou régionale française. Il reste à savoir si le fait de connaître des plats par la cantine favorise leur appréciation par les enfants. Cela dépend sans doute de la qualité de la cantine...

### Alimentation et santé

L'importance de l'alimentation dans la santé est une idée qui paraît pour le moins bien ancrée. On a proposé aux enfants une série d'affirmations en leur demandant si, à leur avis, dans leur famille, on était d'accord ou non avec elles. L'énoncé « La nourriture, c'est important pour grandir et être en bonne santé » a obtenu 98,2 % de réponses positives.

Lorsqu'on les interroge sur les aliments qu'il faut, selon eux, manger pour « devenir grand et être en bonne santé », on obtient des résultats riches d'enseignements.

Le premier rang des produits laitiers (34,8 %) n'est pas une surprise, puisque des enquêtes qualitatives précédentes, auprès de parents,



avaient montré leur rôle prestigieux dans les conceptions nutritionnelles des Français<sup>8</sup>. Notons cependant que la soupe, dont les vertus affirmées ont bercé l'enfance de générations de Français, reste en bonne position (33,9 %). Les légumes verts étaient déjà apparus en très bonne position dans les enquêtes qualitatives précédentes : nous voyons ici qu'ils ont pris le pas (15,7 %), dans la restitution par les enfants des croyances nutritionnelles qu'ils ont intériorisées, sur la viande (11,7 %). Il faut noter ici que l'enquête a été réalisée au mois de mars. La passation du questionnaire s'est étalée dans la dernière partie du mois, de sorte qu'une partie de l'échantillon a été interrogée au moment où éclatait la crise de la vache folle. On ne peut donc pas exclure que cette crise, dont on sait par ailleurs qu'elle a eu très vite un très fort retentissement dans les familles, dans les cantines scolaires et chez les enfants, ait eu un effet sur les réponses concernant la viande.

Le pain, jadis aliment de base dans l'alimentation française, arrive en dernière position (1,4 %). Les réponses « autres » ont été examinées : elles se répartissent essentiellement en deux catégories. Un premier groupe d'enfants propose les fruits. Un autre insiste sur la variété : il faut manger de tout, « car une chose, dit l'un des enfants, ça ne suffit pas ». Ce qui différencie les réponses par région, ce sont respectivement la soupe (proportionnellement plus citée par les enfants de la Haute-Saône) et les légumes (mentionnés par un plus grand pourcentage de Parisiens). Par catégories sociales, on note la même prépondérance de la soupe chez les enfants des ménages ouvriers, et des légumes dans les ménages de « professions intermédiaires ». Les produits laitiers sont particulièrement bien considérés dans les familles de cadres, de professions intermédiaires et d'employés. Légumes et produits laitiers, à nouveau, sont en vedette chez les enfants dont la mère travaille à l'extérieur à plein temps, alors que la soupe jouit d'une faveur légèrement supérieure lorsque la mère est « au foyer ».

Enfin, on note une réelle disparité entre les réponses des filles et celles des garçons : les filles survalorisent les légumes et les produits laitiers, tandis que les garçons ont une meilleure opinion de la viande (13,6 % contre 9,5 %). Là encore, il y a parfaite adéquation entre ces résultats et ceux des enquêtes, y compris qualitatives, menées sur les adultes.

---

8. Voir le Bon et le Saint, Cahier de l'OCHA n° 1, 1993.

## Pâtisserie

La pâtisserie est généralement considérée comme une pratique domestique caractéristique d'un mode de vie et de consommation « traditionnel ». Dans notre échantillon, les enfants de Haute-Saône, ceux dont la mère est au foyer et ceux de familles ouvrières sont proportionnellement beaucoup plus nombreux à déclarer que leur mère en fait une fois par semaine au moins.

On pourra être intrigué par le fait que l'on obtient des résultats légèrement (mais significativement) différents selon que l'on considère les réponses des garçons ou des filles. Les garçons rapportent plus volontiers que les filles que leur mère fait de la pâtisserie « au moins une fois par semaine ».

Serait-ce que la présence de filles dans la famille modifie les habitudes pâtisseries de la mère ? On ne peut affirmer avec certitude qu'il n'en est rien mais cela paraît peu probable. Il est plus vraisemblable qu'il existe une sorte d'attrance des filles pour la réponse « de temps en temps ». Nous avons déjà constaté, à propos de la question portant sur les prises alimentaires entre les repas, un phénomène peut-être analogue (les filles choisissent plus volontiers que les garçons la réponse « parfois »). Faut-il expliquer ce phénomène, à un âge aussi précoce, par des préoccupations d'apparence, les répondantes étant réticentes à admettre qu'elles peuvent risquer d'être tentées par des nourritures « peccamineuses » ? Plus simplement, il est possible que les filles manifestent plus de « compliance » devant l'enquête, qu'elles cherchent à aller au devant des attentes des adultes, à être en somme « bonnes élèves ». Si c'est le cas, elles s'efforcent, davantage que les garçons, de donner la réponse qu'elles supposent attendue d'elles.

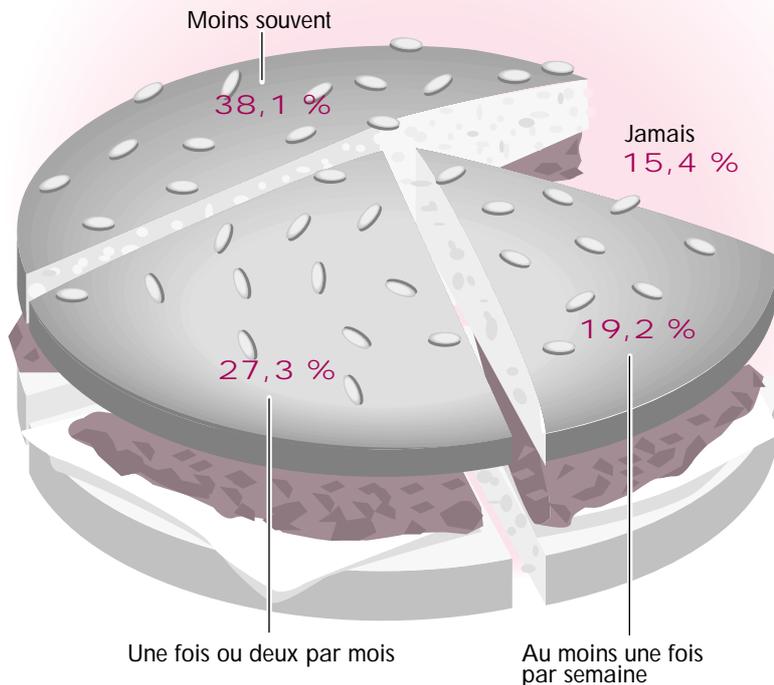
## Le hamburger et la pizza

Grand sujet d'inquiétude contemporain : la France et ses enfants subissent-ils une « américanisation » alimentaire ? Nous avons, pour contribuer à évaluer la gravité de la « menace », cherché à savoir si et à quelle périodicité approximative les enfants de notre échantillon fréquentent les fast-foods.

Les « habitués » (au moins une fois par semaine) sont 19,2 % des répondants. 27,3 % y vont « une ou deux fois par mois ». Une majorité (53,5 %) disent y aller moins souvent (38,1 %) ou jamais (15,4 %).

Comme on pouvait s'y attendre, les « habitués » sont plutôt parisiens,

## Fréquentation des fast-foods par les enfants



(Question 71)

cadres répondent qu'ils fréquentent les fast-foods une ou deux fois par mois.

On trouve une disparité légère mais significative entre garçons et filles : 21,2 % des garçons font état d'une fréquentation hebdomadaire, contre 17 % des filles. Une fois de plus, on doit s'interroger sur cette « sagesse » affirmée des filles : réelle ou non, elle traduit incontestablement une différence profonde dans les attitudes.

La pizza, considérée sous toutes ses formes, apparaît comme un plat très répandu : 67,4 % de l'échantillon en consomment souvent (34,6 % « au moins une fois par semaine » et 32,8 % « une ou deux fois par mois »). Un tiers (32,6 %) disent en manger moins souvent ou jamais. Il s'agit essentiellement de pizza surgelée, consommée à la maison. Les pizzas livrées à domicile concernent essentiellement la région parisienne et les cadres, celles mangées au restaurant sont également parisiennes et provinciales mais plus fréquemment rapportées chez les cadres, tandis que, dans la Haute-Saône et dans les ménages ouvriers, la proportion des surgelés ou des pizzas « maison » est prépondérante.

tandis que le pourcentage de ceux qui n'y vont jamais est trois fois plus élevé dans la Haute-Saône et dans les petites agglomérations, tout simplement, bien sûr, parce que les fast-foods y sont plus rares.

La proportion « d'habitues » est un peu plus élevée dans les ménages d'employés que dans les autres catégories sociales. 37 % de ces « habitués » appartiennent à des familles dans lesquelles quelqu'un applique des règles de restriction religieuses. Quant aux enfants qui, à l'inverse, disent ne jamais aller au fast-food, la part en est nettement plus élevée parmi les ménages ouvriers. Plus d'un tiers des enfants de

Le repas familial est un fait social pris dans un réseau de règles et sous-tendu par un ensemble de valeurs et de croyances. Quelles sont-elles aujourd'hui ? Comment se différencient-elles à travers le spectre social ? Dans quelle mesure sont-elles intériorisées par les enfants et, pour autant qu'on puisse le savoir, appliquées dans les familles ? Pour essayer d'obtenir des informations sur ces thèmes, nous avons construit une batterie de questions qui se présentent notamment sous la forme d'affirmations proposées aux enfants. On demande à ces derniers si, à leur avis, dans leur famille, on est d'accord ou pas d'accord avec ces énoncés.

Une partie de ces affirmations porte sur des règles de « savoir vivre » relevant d'une conception plus stricte, « traditionnelle » de l'alimentation, des repas et de l'éducation en général : ponctualité, hygiène (se laver les mains avant de passer à table), comportement attendu des enfants à table (parler ou ne pas parler), regarder la télévision ou pas, liberté de choix ou nécessité de finir son assiette, etc. Une autre partie porte sur les conceptions générales de l'alimentation, qu'elles se traduisent en termes diétético-nutritionnels (« il faut manger des choses nourrissantes », « c'est important de ne pas se couper l'appétit en grignotant », « moins on mange et mieux on se porte ») ou qu'elles se manifestent par la place attribuée au plaisir, à la qualité, à la sociabilité. Une troisième, composite, a trait à la division des rôles entre les sexes et cherche en outre à évaluer l'impact de certaines contraintes matérielles sur les conceptions familiales.

### Une dimension religieuse

Pas de mauvaise surprise en ce qui concerne l'hygiène : plus de 90 % des enfants répondent positivement à l'affirmation « *il est important de se laver les mains avant les repas* ». Notons cependant que l'hygiène n'est ici pas seule en cause et qu'elle rejoint des préoccupations de pureté liées à la religion. Il existe en effet une différence significative selon que les enfants répondants appartiennent ou non à une famille « où quelqu'un applique des règles qui interdisent ou limitent certains aliments pour des raisons religieuses » : se laver les mains est important pour 93 % des enfants de familles « religieuses » (au sens où elles appliquent des prescriptions ou des prohibitions), pour seulement 88 % des autres.

# Normes, règles et valeurs familiales

L'importance de ce facteur religieux dans notre échantillon n'est pas à sous-estimer. Comme on l'a déjà vu, nous nous sommes abstenus de poser toute question directe sur la religion ou l'origine nationale ou ethnique. Certains recoupements nous permettent cependant de nous faire une idée approximative de certaines appartenances religieuses et de leur poids. Les « interdictions ou limitations » religieuses dont il est question semblent tenir pour l'essentiel à l'Islam et au judaïsme : on constate en effet que la mention de ces règles dans la famille est très significativement associée à la non-connaissance ou à la non-consommation de porc chez l'enfant.

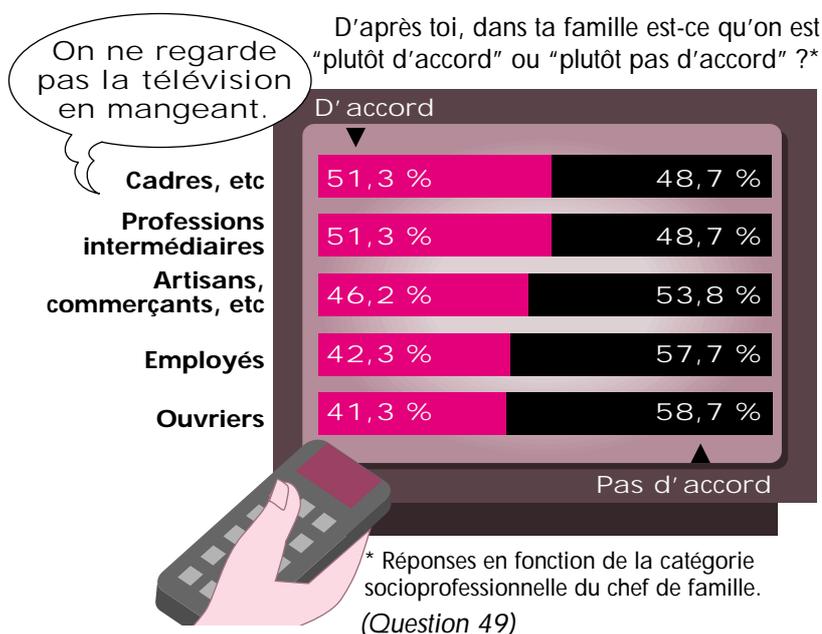
### Savoir vivre et manières de table

L'affirmation selon laquelle « *les enfants ne doivent pas parler à table* » ne rencontre que 21,8 % d'agrément. Le pourcentage augmente cependant significativement chez les enfants de ménages ouvriers (presque 29 %), tandis que, chez les enfants de cadres, il est presque trois fois moindre (10,9 %). Symétriquement, la phrase « *on profite des repas pour se parler* » rencontre 64,1 % d'agrément et 35,9 % de désaccord. A noter qu'ici encore la « religiosité » (probablement associée à une tradition culturelle) a un poids considérable puisque, chez les enfants de familles appliquant des règles alimentaires religieuses, le pourcentage de répondants d'accord avec l'affirmation qu'il ne faut pas parler à table est presque double de ce qu'il est chez les autres (30,2 % contre 16,1 %) et celui des désaccords est très nettement inférieur (69,7 % contre 83,8 %). L'affirmation selon laquelle « *il faut finir son assiette* » recueille 65 % d'accord contre 35 %, les garçons étant plus volontiers en agrément que les filles.

« *On ne mange pas dans la rue* » : 48 % des enfants déclarent que, dans leur famille, on serait d'accord avec cette affirmation, contre 52 %.

On note une différence significative entre garçons et filles, les premiers étant en l'occurrence légèrement mais significativement plus « stricts » que les filles, et les Parisiens plus que les enfants de la Haute-Saône.

« *On ne regarde pas la télévision en mangeant* » rencontre 43,9 % d'agrément et



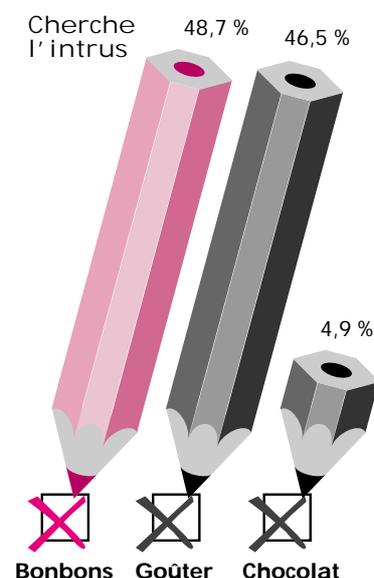
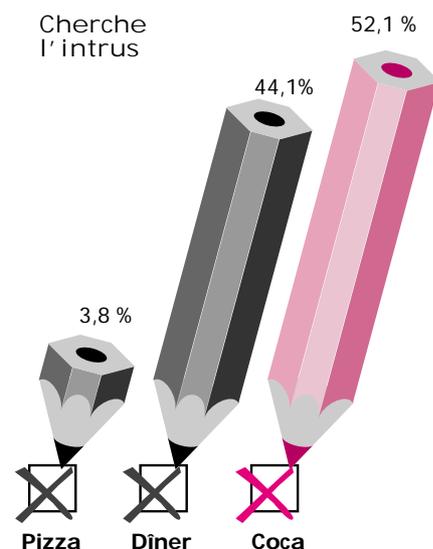
56,1 % de désaccord. Les enfants se divisent nettement, sur cet item, selon les catégories socio-professionnelles : les enfants d'ouvriers et d'employés (et ceux de la Haute-Saône) sont nettement moins d'accord, ceux de cadres et de professions intermédiaires nettement plus.

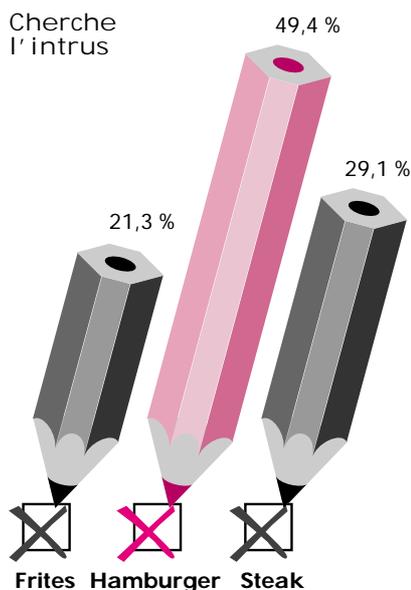
### Syntaxe culinaire : cherchez l'intrus

Les enfants ont-ils une représentation des compatibilités et incompatibilités entre aliments qui sous-tendent, pour les adultes, la structure des repas ? La syntaxe française dominante qui, pour les adultes des générations précédentes, excluait en principe que l'on boive des boissons sucrées à table ou des bonbons en guise de goûter, est-elle intériorisée par les enfants (quitte à être éventuellement transgressée) ? Pour obtenir des indications sur ces sujets, nous avons utilisé une technique mise au point dans un autre contexte et qui consiste à proposer, sous forme d'un jeu, des groupes de trois mots ou expressions en demandant aux répondants d'entourer sur le questionnaire celui qui, à leur avis, « ne va pas avec les autres ».

Si l'on propose aux enfants une triade « *pizza-dîner-Coca* », on obtient une distribution des réponses dans laquelle la pizza n'est que très peu citée, la majorité déclarant que c'est « Coca » qui est l'intrus. Néanmoins, 44,1 % choisissent « dîner ». On peut « lire » ce résultat comme suit : ceux qui ont choisi comme intrus « dîner » pensent que la pizza et le Coca sont compatibles. Ceux qui ont choisi « Coca » pensent que « dîner » et « pizza » vont ensemble. Ceux qui ont choisi « pizza » pensent que « Coca » va avec « dîner ». En d'autres termes, en dépit du fait que, comme on l'a vu plus haut, une proportion non négligeable d'enfants confirme avoir consommé la veille au soir une boisson sucrée avec leur repas, la « compatibilité » du soda avec le dîner n'est acceptée que par une minorité d'enfants (ceux qui ont choisi « pizza » comme intrus). L'intégration de la boisson sucrée au repas n'est donc pas, semble-t-il, le résultat d'une évolution des règles de la grammaire du repas, mais plutôt une transgression.

Si l'on propose la triade « *bonbons-goûter-chocolat* », on obtient un résultat analogue, quoique plus partagé entre bonbons et goûter. Néanmoins, les enfants qui semblent penser que des bonbons au goûter ne posent pas de problème de syntaxe sont peu nombreux.





Dans la triade « *frites-hamburger-steak* », on aurait pu s'attendre à ce que certains enfants réunissent steak et hamburger et excluent donc les frites. C'est hamburger qui est choisi comme intrus par près de la moitié des répondants, ce qui semble traduire une « préférence » pour l'association bien française steak-frites plutôt que hamburger-frites...

### Conceptions diététiques

Les conceptions nutritionnelles sont clairement différenciées selon les sexes, les catégories socio-professionnelles et la région. Ainsi « *Il faut manger de tout* », affirmation cardinale du « credo » nutritionnel moderne<sup>9</sup>, rencontre l'agrément de 74,3 % des répondants, contre 25,7 %. Les « d'accord » sont proportionnellement plus nombreux dans la région parisienne, dans les familles de cadres et de professions intermédiaires, et chez les filles. Les « pas d'accord », eux, sont en pourcentage plus élevé chez les enfants de familles où quelqu'un applique des règles alimentaires religieuses.

« *C'est important de ne pas se couper l'appétit en grignotant* » est un énoncé très généralement admis (74,4 % d'accord, 25,6 % pas d'accord). Là encore, les filles, les cadres et les professions intermédiaires sont proportionnellement plus souvent en agrément.

### La « bonne cuisine »

On obtient un accord quasi-général quand on propose la phrase « *dans ma famille, on aime la bonne cuisine* » : 94,5 %. Certes, l'inverse serait surprenant : pourtant, l'agrément est légèrement (mais significativement) moindre dans la Haute-Saône et chez les enfants de familles ouvrières. La reconnaissance des goûts personnels et la valorisation du plaisir apparaissent assez souvent à travers les réponses des enfants interrogés. Ainsi 58,1 % sont d'accord avec la phrase « *chacun mange ce qu'il aime* ». Les enfants sont plutôt plus d'accord avec la formule « *du moment que c'est bon, on ne regarde pas à la dépense* » à Paris qu'en Haute-Saône. Mais dans l'ensemble de l'échantillon, ils sont 60,7 % à manifester leur agrément avec cet énoncé. De même, « *Il est important de bien cuisiner pour ceux qu'on aime* » rencontre 83,6 % d'agrément.

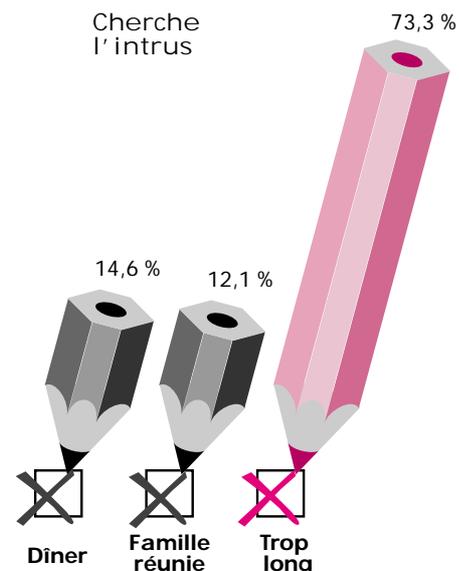
9. Cf Le Bon et le Saint, Cahier OCHA n° 1, 1993.

## Commensalité familiale

D'une manière générale, la perception du repas familial par les enfants paraît plutôt positive. Ainsi, lorsqu'il leur est demandé de désigner l'expression qui ne « colle » pas avec les autres parmi « *dîner-famille réunie-trop long* », c'est cette dernière réponse qui est exclue par 73,3 % des répondants.

Cependant, en choisissant « famille réunie » comme intrus, 12,1 % des enfants ont du même coup manifesté leur impatience devant les repas familiaux. A vrai dire, ceux qui ont fait le choix de « dîner » (14,6 %) ont associé du même coup « famille réunie » et « trop long », ce qui revient en partie au même...

Dans une question ouverte où l'on demande aux enfants de l'échantillon de dire en quelques mots ce qu'est pour eux le repas, cette thématique de la famille est très présente : « Le repas pour moi c'est la famille » ; « un moment où la famille se retrouve » ; « manger, se retrouver le soir en famille » ; « pour moi le repas, c'est un moment où on peut parler en famille » ; « c'est le moment de la journée où toute la famille est réunie » ; « le repas c'est qu'on est rassemblé et qu'on dîne en famille » ; « un repas c'est où on se réunit en famille, sauf le vendredi, mercredi, samedi » ; « c'est une réunion où on peut se parler, s'amuser, manger ».



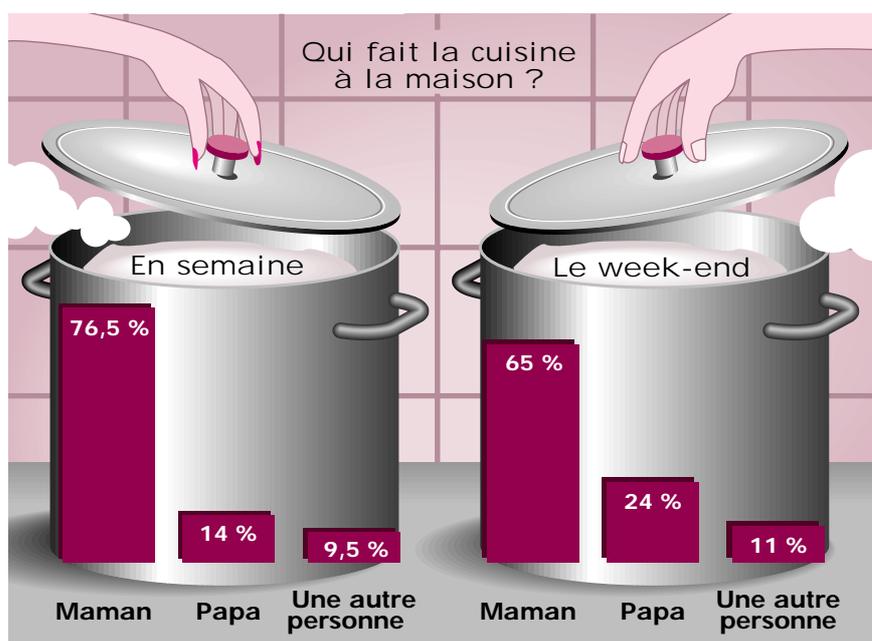
# La division des rôles selon le sexe : qui cuisine ?

En semaine, la cuisine est, selon 76,5 % des réponses, faite par la mère. Dans 14 % des cas, néanmoins, c'est le père qui est cité par les enfants. Dans 9,5 % des cas, c'est une autre personne qui fait la cuisine (il peut s'agir d'une grand-mère, d'une sœur, d'une « jeune fille » ou de l'enfant lui-même). Cette répartition varie le week-end, le père cuisinant alors plus souvent, d'après les enfants.

Le pourcentage d'enfants déclarant aimer faire la cuisine ou de la pâtisserie est beaucoup plus important chez les filles que chez les garçons (presque 90 % des filles, 73,8 % des garçons).

En matière de division des rôles sexués, on détecte, dans l'accueil fait à certains énoncés, les mêmes contra-

dictions que l'on constate généralement chez les adultes. L'affirmation selon laquelle « *ce n'est pas aux hommes de faire la cuisine* » recueille deux tiers de réponses négatives. Mais celle selon laquelle « *une mère de famille doit savoir bien cuisiner* » est plébiscitée pratiquement dans les mêmes proportions. Les garçons sont significativement plus d'accord avec la première affirmation ; les filles sont significativement plus en désaccord avec les deux.



(Questions 34 et 35)